Chaque fascicule contient un récit complet.



BUFFALO-BILL

L'Attaque du Courrier de la Prairie.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 6. Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S SADDLE SHARPS

OR

THE PLEDGED PARDS OF THE PONY EXPRESS

BUFFALO BILL

L'ATTAQUE DU COURRIER DE LA PRAIRIE

Fascicule n° 6

1906-08

Les cavaliers de l'entreprise Spook.

Les Spook Riders, les Cavaliers des messageries Spook, tel était le nom qu'on donnait alors aux intrépides agents qui faisaient à cheval le service de la poste entre les villes frontières, les camps d'émigrants ou de colons et les forts militaires du Far West, dans toute cette zone intermédiaire ou les blancs débordaient sur les territoires indiens.

Tous étaient des cavaliers hardis, des hommes d'une énergie éprouvée, habitués à endurer des privations et des épreuves qui passent toute description, et à regarder familièrement la mort, à l'occasion.

L'occasion se présentait souvent.

Ils avaient à traverser de vastes espaces sauvages, solitaires, domaine du vol et du meurtre, la nuit, le jour, dans le soleil ou dans la tempête, à travers les neiges, les brouillards glacés, les pluies torrentielles, sans jamais hésiter, sans rien craindre, résolus à faire leur service ou à mourir.

On les choisissait avec soin pour ce devoir spécial, qui consistait à faire la navette entre deux points éloignés par des sentiers âpres, tristes, où la mort les guettait sous les traits d'un Peau-Rouge ou d'un bandit, qui dépouillait leurs cadavres des dépêches et des objets précieux dont ils étaient porteurs.

Ils étaient le trait-d'union qui reliait le pays de la civilisation, l'Est, à la vie sauvage de l'Ouest. Montés sur leurs vaillants poneys, ils faisaient inlassablement ce travail, se préparant par la fatigue d'aujourd'hui à la fatigue de demain, et, au sortir d'un danger, plus ardents à en affronter d'autres.

Modestement et héroïquement, ils créaient l'histoire, posant les premiers jalons de la civilisation grandiose qui devait se répandre et s'établir le long de leurs durs et dangereux sentiers, et s'auréolant par leurs actes d'un halo romanesque et fabuleux dont le charme et l'intérêt croîtront à mesure que s'augmentera le recul du temps.

Il était nécessaire de présenter avec quelque détail au lecteur ces héros obscurs de la poste à cheval au Far West, tous pleins d'audace et d'entrain, cavaliers merveilleux, tireurs infaillibles, avant de lui dire

qu'à l'époque où commence ce récit on comptait parmi eux William F. Cody, qui, sous le nom de Buffalo Bill est connu dans tous les pays, au-delà de toutes les mers, et représente partout le plus haut idéal de la vertu virile américaine, type en train de disparaître de l'histoire de ce pays pour n'y plus figurer jamais.

La division des postes et des messageries à laquelle appartenait Buffalo Bill avait pour chef-lieu Julesburg, et pour chef Alf Slade.

Il y avait là une étrange mixture d'êtres humains ; c'était comme un camp fortifié, où les hommes étaient toujours prêts à protéger les biens de la Compagnie contre les voleurs de chevaux, à combattre les Indiens, ou à poursuivre une bande d'outlaws ayant arrêté une diligence ou un courrier.

Ce campement des Spook ou Poney Riders était sur la rivière. Buffalo Bill demeurait là, dans une petite cabane, avec deux camarades, Hart Rathburn et Scott Kane, deux beaux et intrépides gaillards. Ce trio avait eu plus d'aventures, et couru plus de dangers qu'aucun autre serviteur de la Compagnie.

Buffalo Bill en particulier échappait à toutes les embûches que lui tendaient les outlaws. Il avait eu un cheval tué sous lui deux fois ; il avait été grièvement blessé une fois ; en d'autres occasions, il avait semblé être complètement à la merci des ennemis ; mais il n'avait jamais cédé, il ne s'était jamais abandonné, et il avait toujours rapporté intacts ses sacs de dépêches et de valeurs.

Depuis quelque temps les cavaliers de la poste avaient à soutenir une lutte incessante et sans merci contre une bande d'outlaws, connus sous le nom de Cavaliers de la Nuit.

Ces hommes sans foi ni loi étaient commandés par un chef aussi impitoyable qu'un Indien et aussi rusé qu'un renard.

Il avait soumis ses hommes à une discipline militaire, et le caractère particulier de ses coups de mains contre les courriers à cheval, les diligences et les lieux de relais, c'est qu'il ne les faisait que la nuit.

Les hommes de sa bande étaient, disait-on, complètement vêtus de noir ; ils ne montaient que des chevaux noirs, tout de noir harnachés. Tout cela, joint à ce fait qu'on ne les voyait jamais le jour, leur avait naturellement valu le nom, qu'ils avaient adopté eux-mêmes, de Cavaliers de la Nuit.

Personne, en dehors des membres de la bande, ne savait où était située leur retraite. Les meilleurs éclaireurs, les suiveurs de piste les plus habiles avaient beau relever leurs traces ; ils ne trouvaient pas le lieu où les bandits se cachaient.

Plusieurs fois, dans ces derniers temps, ces outlaws avaient dirigé

les plus audacieuses attaques contre les chevaux et le matériel de la Compagnie ; des diligences et des courriers à cheval avaient été arrêtés, dévalisés et tués. C'est dans une rencontre de ce genre que Buffalo Bill avait, miraculeusement, pourrait-on dire, échappé à la mort en sauvant les choses précieuses qu'il portait.

Peu après cette aventure, le chef de division Alf Slade reçut une lettre des Cavaliers de la Nuit, qui était un avertissement visant particulièrement Buffalo Bill.

Ce dernier n'en voulut point tenir compte, et refusa d'être envoyé ailleurs, disant que, puisque les Cavaliers de la Nuit lui déclaraient la guerre, il leur renvoyait le compliment ; puis il regagna tranquillement sa cabane où il trouva ses deux compagnons qui l'attendaient.

En l'apercevant, Hart Rathburn s'écria :

— Ah ! Bill, je suis content que vous arriviez, car vous m'avez apporté, dans votre tournée d'aujourd'hui, une lettre que je veux vous lire ; j'ai besoin de votre avis.

— Et moi, j'ai besoin de causer avec vous et avec Scott, répondit Buffalo Bill en prenant place à la petite table où le souper était servi par les soins de Scott Kane, lequel était de cuisine, les trois amis avaient, en effet, chacun leur semaine, à tour de rôle, la charge du ménage commun.

— Parfaitement, Bill. Qu'est-ce que c'est ?

— Non ; contez-moi votre affaire d'abord. Ce que j'ai à dire peut attendre ; seulement c'est extrêmement important, comme vous le verrez. Et maintenant, allez-y, Hart.

— Eh bien ! comme je le disais, vous m'avez apporté une lettre que je veux vous lire. Mais auparavant, il faut que vous sachiez certains détails sur ma famille et sur moi.

— Dites, Hart : nous écoutons.

— Vous savez que je suis venu dans l'Ouest à la suite d'une aventure d'amour ; – du moins c'est l'histoire que j'ai racontée à tous ceux qui me soupçonnaient des raisons autres que le plaisir de me battre avec les Indiens et de courir après la fortune.

La vérité est un peu différente. Mon père était un officier de l'armée, et je suis né dans un poste de la frontière, ainsi que ma sœur, plus jeune que moi de trois ans. Nous fûmes élevés dans les forts du Sud-Ouest et de l'Ouest, et cela explique que, sans l'avoir jamais menée moi-même, je connaisse si bien la vie sauvage des hommes de la frontière, des rangers et des bordermen.

À la mort de mon père, ma mère alla dans l'Est, ma sœur fut mise

en pension, moi au collège ; et l'on croyait que nous hériterions d'une belle fortune.

Mais ma mère se remaria avec un mineur californien qui passait pour être très riche. Il était veuf lui-même, et avait un fils, mon aîné de plusieurs années, doué de toutes les qualités extérieures qui attirent et qui charment.

Ce jeune homme avait été élevé pour l'armée, mais des raisons que j'ignore l'obligèrent à donner sa démission ; il voyagea pendant quelques années, puis son père l'établit dans un rancho au Texas. Il conquit le cœur de ma sœur, mais ma mère ne voulut pas la lui donner, quoiqu'il n'y eût aucun obstacle de parenté entre eux. Alors il l'enleva de la pension où elle était et s'enfuit avec elle.

On leur avait pardonné, lorsque ma mère s'aperçut avec surprise que son mari, loin d'être riche avait dissipé non seulement sa fortune à elle, dont elle lui avait remis l'administration, mais celle de ma sœur et la mienne, et qu'il avait payé ses dettes et les dettes de son fils avec notre héritage.

Ce n'était pas tout. On vit apparaître une femme qui réclamait le Californien comme son mari et qui produisait des preuves de ses droits. Le coup fut si rude pour ma mère qu'elle ne s'en releva point, et moins de dix jours après avoir appris comme elle avait été trompée et ruinée, elle mourut.

Nous étions originaires du Sud, d'un pays où l'on se venge des injures personnelles. Aussitôt après les funérailles, je demandai réparation à mon beau-père. Je tire passablement, vous le savez : ma balle lui traversa le cœur. Alors je quittai le pays et je vins dans l'Ouest chercher fortune.

Exactement une année après, je reçus une lettre de ma sœur, où elle me disait qu'elle se remettait d'une dangereuse maladie, causée par un poison lent que son mari lui administrait. La garde-malade l'avait surpris sur le fait à son insu ; elle en avait prévenu le docteur et à eux deux ils tendirent un piège au meurtrier qui s'y laissa prendre.

Il eut pourtant le temps de s'enfuir en emportant tous les bijoux de ma sœur et l'argenterie de famille. On découvrit ensuite qu'il avait contrefait la signature de sa femme pour la dépouiller de tout ce qui lui restait de son ancienne fortune, sauf quelques biens fonciers qu'il n'avait pas encore fait vendre.

Or, il se trouve maintenant que ces biens fonciers ont acquis une très grande valeur et qu'ils constituent une vraie richesse pour Rita et pour moi, car j'en ai ma part. Mais comme ma mère avait tout mis au nom de mon beau-père et qu'avant son duel avec moi, il avait fait un testament donnant tout à son fils, il faut que ce fils signe certains

papiers pour qu'on puisse vendre cette propriété, – vente nécessaire, puisque tout autour de ces terrains, s'élève une nouvelle ville.

Aujourd'hui Rita m'écrit que son mari fugitif est ici quelque part, en qualité de courrier à cheval, de conducteur de diligence ou d'employé de la Compagnie, et qu'elle vient pour le découvrir. Elle dit qu'elle fera notre ménage, car je lui ai parlé de vous, Bill, et de vous aussi, Scott, dans mes lettres ; et qu'entre temps elle cherchera à petit bruit Burr Ford, – c'est le nom de son mari. Elle dit aussi que j'aie à l'attendre dans le courant de la semaine. C'est là-dessus que je veux vous consulter pour savoir ce que je dois faire.

— Ce que vous devez faire ? Eh ! que pouvez-vous faire, Rathburn, sinon la recevoir et l'aider dans ses recherches ? dit Buffalo Bill. Le camp n'est sans doute pas un séjour fait pour les dames ; mais vous dites qu'elle sait ce que c'est que la vie de frontière, et elle n'en aura du moins pas la surprise. Il y a, vous savez, la veuve du conducteur Drayton, qui a été tué ; nous la ferons venir ici pour aider votre sœur. Nous mettrons les camarades à construire pour elle une gentille cabane, et nous lui ferons une vie confortable le temps qu'elle sera ici. Bien entendu, nous fourrerons le nez dans cette chasse au coquin, et quand nous aurons trouvé son vilain monsieur de mari, j'ai idée qu'il signera tous les papiers au bas desquels elle désire qu'il mette son nom.

— Je dis comme Bill ! s'écria Scot Kano de bon cœur ; et ainsi il fut entendu que Rita Rathburn – car Hart ne voulait pas l'appeler de son nom de femme mariée – recevrait un chaleureux accueil dans le camp des Poney Riders.

Le serment des pards.

À la station de Julesburg, les employés de la Compagnie des Messageries se divisaient en courriers à cheval, conducteurs de diligence, palefreniers et autres hommes de service.

Les différentes sections avaient chacune leur capitaine, et le chef général était Alf Slade avec le titre d'agent divisionnaire, aidé d'un sous-agent.

Buffalo Bill, le capitaine des Poney Riders ou courriers à cheval, pouvait compter sur l'entier dévouement de ses camarades, Hart Rathburn et Scott Kane. C'étaient des hommes selon son cœur, inaccessibles à la crainte, pleins d'entrain, d'initiative et de générosité. Beaux hommes l'un et l'autre, taillés en athlètes, ils portaient les cheveux longs, et si Kane s'habillait à la mode des camps, Rathburn, plus affiné, avait des habits de ville sur une chemise de soie blanche.

La vie de Kane était un mystère : jamais il ne parlait de son passé, non pas même à ses deux plus intimes camarades, à ses pards, pour employer un terme américain qui correspond assez bien à notre appellation familière de copain.

On a vu que Buffalo Bill et Kane avaient écouté avec un très grand intérêt ce que Rathburn avait à dire. Après qu'ils eurent exprimé leur intention de donner à sa sœur tout le confortable que permettaient les circonstances, et aussi de l'aider à rechercher Burr Ford, Cody prit la parole de son ton tranquille.

— Maintenant je vais vous raconter ce que j'ai à vous dire, camarades.

Les deux autres étaient toutes oreilles.

— Je viens d'avoir une conversation avec Mr. Slade, et il veut m'envoyer ailleurs sur la ligne.

— Pourquoi ça, Bill ?

— N'y allez pas, Bill !

— Je n'irai pas : mais c'était une bonne intention de sa part ; car c'est à la suite d'une lettre qu'il a reçue du Capitaine Kit, des Cavaliers de la Nuit, menaçant ma vie s'il me gardait, qu'il désirait me transférer

sur un autre point.

— Quoi ! ils vous menacent par lettre, vraiment ?

— Oui, Hart.

— Ça ne m'étonne pas, puisqu'ils n'ont jamais été capables ni de vous prendre, ni de vous voler, ni de vous tuer, remarqua Scott Kane. Ils ont trouvé ce moyen de se débarrasser de vous.

— Oh ! on parle aussi de vous, dans la lettre. On dirait qu'ils nous ont déclaré la guerre, à nous trois particulièrement.

— Eh bien ! nous aussi, nous la leur ferons, la guerre.

— Oui, et nous leur montrerons que nous jouons à ce jeu-là aussi bien qu'eux.

Buffalo Bill sourit :

— C'est exactement ce que je savais que vous diriez et ce que j'ai dit de votre part à Mr. Slade. Il me semble que j'ai sauvé de leurs griffes plus de trésors qu'aucun autre courrier, et que c'est vous deux qui venez ensuite. Pourquoi menacent-ils au lieu de tuer, je n'en sais rien ; mais c'est de mort qu'ils menacent, en tout cas ; et ils espèrent par là, je suppose, nous écarter de ce quartier et avoir ensuite bon marché des autres courriers.

— Mais vous avez dit au chef que vous ne vouliez pas vous en aller ?

— Je le lui ai dit, et j'ai ajouté que j'étais sûr que vous partageriez ma résolution.

— Et bien vous avez fait, Bill.

— Vous connaissez les cartes que vous avez en main, Bill.

— Parfaitement. Je lui ai dit que nous resterions ici et, en même temps, que je m'engageais d'honneur à pourchasser et à réduire les Cavaliers de la Nuit, et que je savais que vous seriez avec moi pour exécuter cette bonne besogne.

— Je le suis, avec vous.

— Commandez !

— Je savais ce que vous diriez : mais comme ce sera maintenant à notre endroit une véritable chasse à l'homme, il faut que nous changions en une certaine mesure le travail que nous avons à faire actuellement, suivant un plan que j'ai à proposer.

Avec un empressement plein d'ardeur, Hart Rathburn s'écria :

— Dites ce que vous voulez, Bill, et je garantis que Scott et moi nous serons derrière vous.

— Comme courriers, nous n'avons qu'une chance et qu'une manière de frapper un coup et de découvrir ce que nous voulons savoir. Mais si vous, Hart, vous étiez conducteur de diligence – et il n'y en aura pas de meilleur dans tout l'Overland, – et vous, Scott, chef de relais sur la ligne, tandis que moi, je resterais Poney Rider, nous ferions beaucoup de bien.

— Je crois que vous avez raison, Bill, mais je répugne à quitter ma selle pour entrer dans une cabane de chef de relais, objecta Scott.

— Et ma diligence aura l'air d'une tortue à côté de mon cheval de Poney Rider, déclara Hart.

— Mais vous serez quatre jours au camp, ici, avec votre sœur, Hart, et trois jours seulement pour votre voyage à Rocky Ridge, aller et retour.

— Oui, ça me fera plaisir ; je ne pensais pas à la venue de ma sœur.

— Et vous, Scott, Mr. Slade vous fera maître de relais à Rocky Ridge ; et, vous là, Hart conduisant la diligence, et moi sur ma piste ordinaire, nous aurons des occasions de ramasser des renseignements sur ces Cavaliers de la Nuit, qui nous permettront de renverser les rôles et de prendre le bon bout. Ça va-t-il ?

— Je veux bien.

— Moi aussi.

— Alors il y a encore une chose à faire, dit Buffalo Bill d'un ton grave. Je pars pour ma tournée demain matin, comme vous le savez, camarades ; fixons donc les grandes lignes de notre plan tout de suite, pendant que nous causons de cela.

— Si vous prenez la voiture, Hart, vous partirez après demain. Et comme le chef de relais de la station au-delà de Rocky Ridge a tout récemment été tué par les outlaws – car je suis sûr que ce ne sont pas les Indiens qui ont fait le coup, – vous y serez sans doute envoyé dès demain, Scott, de sorte que nous nous mettrons à l'œuvre tout de suite.

— Jamais trop tôt pour moi ! dit Kane.

— Moi aussi, je suis prêt aussitôt qu'on a besoin de moi, Bill, déclara Rathburn.

— Bien ! Je verrai Mr. Slade ce soir, dès que nous aurons complètement convenu de nos faits ; car vous savez que je vous ai dit qu'il y avait une chose à faire tout d'abord.

— Oui.

— Dites-nous ce que c'est, camarade.

— C'est simplement ceci : faire par serment un pacte entre nous ;

c'est-à-dire nous engager d'honneur à nous soutenir de toutes nos forces et en toute occasion jusqu'à la mort.

— Convenu.

— C'est dit.

— Vous savez parfaitement l'un et l'autre que là où tant d'individus sont employés, il se glisse toujours une brebis galeuse dans le nombre. Nous avons eu plus d'une fois la preuve qu'au milieu de nous il y a eu des espions faisant le service de conducteur, de courrier et de palefrenier, mais qui appartenaient à la bande des outlaws et s'occupaient à recueillir les renseignements pouvant avoir de la valeur pour ces bandits.

— Et vous parieriez qu'il y en a encore de pareils parmi nous, bien que nous ne puissions pas mettre sûrement la main dessus, n'est-ce pas, camarade Bill ?

— C'est heureux pour eux qu'on ne puisse pas, ajouta Kane.

— Oui. Et maintenant je désire nous lier, moi et vous, en un pacte solide et durable… Comprenez bien ! je ne doute en aucune façon d'aucun de vous deux, mais puisque je suis disposé à m'engager de cette façon, je désire que vous fassiez de même. Cependant si vous avez une raison quelconque pour ne pas le faire, refusez simplement, et tout sera dit.

— Je n'ai pas de raison, Bill, et vous connaissez mon histoire, répondit Hart Rathburn d'un ton grave.

— L'histoire de ma vie, vous ne la connaissez pas, Bill, ni vous, Rathburn, et il n'y a pas de raison pour que je vous la fasse connaître maintenant ; il s'agit d'amour déçu et de tout un passé d'amertume. Mais je suis prêt à prendre l'engagement ; vous me trouverez loyal comme l'acier, et si l'un ou l'autre de vous conçoit des doutes sur mon compte, il peut m'envoyer une balle dans le cœur sans me prévenir.

Scott Kane parlait avec une grande animation et d'une voix fortement émue.

— Je le ferai, répondit rudement Buffalo Bill. Je vous tuerai, l'un ou l'autre de vous, à la minute où j'aurai un motif sérieux de douter de vous ; et vous deux, vous avez le même droit à mon égard, car ceci est un engagement qui nous lie d'honneur, jusqu'à la mort, s'il est nécessaire, et il ne doit y avoir ni traîtrise, ni hésitation, ni secrets connus de l'un à l'insu des autres.

— J'accepte.

— Et moi aussi.

À cette réponse des deux hommes Buffalo Bill se leva et, se mettant

en face de ses deux camarades assis, il leur dit :

— Levez-vous !

Ils se levèrent. Buffalo Bill sortit de la cabane et en fit rapidement le tour, pour voir s'il n'y avait personne dans le voisinage. Il rentra et dit :

— Maintenant, étreignons-nous les mains et prononçons le serment.

Ils le firent avec une ardeur grave. Buffalo Bill reprit :

— Pards, j'ai autant de foi en vous que je crois que vous en avez en moi ; aussi je donne ma parole qu'à nous trois nous accomplirons la ruine des Cavaliers de la Nuit. Il en est d'autres que j'aurais aimé nous adjoindre, car c'est une grosse besogne de taillée pour trois ; mais tant que nous ne pouvons pas être sûrs de chaque homme dans le camp, il ne faut nous fier à aucun. Maintenant, je vais aller voir Mr. Slade, et nous saurons alors exactement ce que nous aurons devant nous.

Buffalo Bill laissa sa cabane et se rendit rapidement aux bureaux du chef de la division.

— Ah ! Cody, j'allais vous envoyer chercher, dit Alf Slade comme le Poney Rider entrait dans sa cabane.

— Quelque chose qui ne va pas, monsieur ?

— Non, pas pour la Compagnie, car, à part cette lettre du Capitaine Kit, qui vous menace, tout va bien. Avez-vous réfléchi à votre résolution de rester ? Vous venez peut-être me dire que vous voulez être déplacé ?

— Au contraire, monsieur. Je suis venu pour vous parler d'un plan que j'ai fait en vue de frapper des coups sérieux sur les Cavaliers de la Nuit… Mais en quoi puis-je vous servir, monsieur ?

— Bon ça ! Que vous ayez un plan pour les frapper, cela en dit beaucoup déjà. Mais, voyons d'abord ce qui me regarde.

Et un nuage se répandit sur le visage d'Alf Slade.

— Oui, monsieur. C'est cela. Dites.

— J'ai un homme à tuer.

— Bien, monsieur.

— Ou il me tuera.

— Est-ce aussi mauvais que cela, monsieur ?

— Oui, exactement.

— Qui est-ce ?

— Badman Bender, qui figure sur les rôles de la Compagnie sous le nom de Buck Bender, sous-agent divisionnaire.

— J'ai entendu dire qu'il avait envie de votre place, monsieur.

— Oui, c'est cela, et comme ses rapports secrets à l'administration centrale ne me faisaient pas congédier, il est arrivé à cette conclusion de me congédier lui-même en me tuant.

— Je suis fâché de cela, monsieur, car c'est un individu méchant et dangereux, le meilleur tireur, la main la plus perfide à jouer du couteau, l'homme le plus fort qui soit dans le pays.

— On l'affirme et il s'en vante ; mais il y a un homme sur qui il n'a pas encore levé un revolver, contre qui il n'a pas tiré le couteau, avec qui il n'a pas mesuré sa force, Bill.

— Qui est cet homme, monsieur, à moins que ce ne soit vous ?

— C'est vous, Cody.

— Je n'ai pas eu de querelle avec lui, monsieur.

— Non, vous ne cherchez pas les affaires, et il a été assez sage pour n'en pas chercher avec vous ; mais s'il me tue, je vous le laisse, Cody.

— À moi, monsieur ?

— Oui. J'ai reçu, dans mon dernier courrier, l'ordre de lui retirer ses fonctions, et c'est ce qui a amené l'altercation entre nous.

Je voulais lui couler la chose en douceur, et je le pris à part pour lui communiquer mes instructions.

Le surintendant disait que, comme mon adjoint, il ne pouvait pas rendre beaucoup de services s'il travaillait contre moi, et que, puisqu'il avait montré qu'il le faisait, j'eusse à lui retirer ses fonctions et à nommer à sa place l'homme qui me paraîtrait convenir le mieux.

Je le pris donc à part, et au premier mot, il m'accusa de l'avoir desservi par derrière, et il tira son revolver.

— Vous n'avez pas tiré le vôtre, monsieur ?

— Oh ! non ; je crois que je connais assez bien les hommes, et que je sais comment on les manie. Il me traita de lâche et me défia au combat. Mais je gardai mon sang-froid ; je lus tout haut la lettre du chef, et je lui déclarai qu'il était congédié.

Un duel sur la frontière.

— Et quand vous avez dit à Bender qu'il était congédié, est-ce qu'il a rué dans les brancards, monsieur ? demanda Buffalo Bill.

Alf Slade poursuivit de son air étrangement calme :

— Il fut d'abord interloqué, puis aussitôt il déclara que la lettre était forgée. Quant à moi ayant fait mon devoir comme je le concevais, je lui dis que je le rencontrerais demain au poteau du départ, à l'heure de l'arrivée et de la mise en route des courriers, et que je me battrais à l'arme qu'il choisirait.

— C'est bien ce que j'attendais de vous, Mr. Slade.

— Oui, c'est tout ce que je pouvais faire, car il faut maintenir la discipline, vous savez. Tous les hommes du camp seront là, y compris ceux qui ont vu et entendu ce qui s'est passé entre nous.

— Et que puis-je faire dans la circonstance, monsieur ?

— D'abord je vais vous nommer agent divisionnaire adjoint à sa place.

— Je vous remercie de l'honneur, monsieur, mais je ne peux pas accepter la position.

— C'est quarante dollars de plus par mois, comme vous savez, et la place est bonne.

— C'est vrai, monsieur ; mais pour le moment je préfère le travail plus rude et le salaire moindre du Poney Rider ; je vous dirai mes raisons.

— Avant tout, laissez-moi vous dire que, si je suis tué, il faudra que vous me remplaciez complètement comme chef de cette division. Cet individu est révoqué, comme je vous ai dit, mais il refuse d'accepter sa révocation, et il prendra ma place s'il me tue ; or, vous savez que les chances sont autant en sa faveur qu'en la mienne, quoique je ne craigne personne. Vous voyez bien qu'il faut que vous soyez adjoint, quels que soient vos motifs pour refuser, car je ne connais personne ici que je puisse mettre à ma place pour tenir tête à Badman Bender, si je succombe. Vous, vous le ferez. On ne doit pas lui laisser le contrôle des papiers, des livres, de l'argent et des biens de la Compagnie ici ; c'est

pourquoi je fais appel à vous pour occuper la place, jusqu'à ce qu'on puisse envoyer un autre agent divisionnaire… À moins que Badman Bender ne vous tue aussi, Bill, comme il peut faire de moi, ajouta Alf Slade avec un sourire.

— C'est une chance à courir pour moi comme pour vous, monsieur ; mais j'ai entendu dire que la foudre ne frappe pas deux fois au même endroit, répondit Buffalo Bill d'un ton tranquille.

— Vous avez dit à Badman Bender que vous vous battriez avec lui à n'importe quelle arme, si j'ai bien compris, monsieur ? demanda Buffalo Bill après un moment de réflexion.

— Oui.

— Vous êtes le provoqué, l'insulté ?

— Oui, et je vous demande de me servir de second.

— Certainement, monsieur, car je regarde une requête de mon supérieur comme un ordre.

— Est-ce que cela ne vous plaît pas ?

— Mr. Slade, ne considérez pas la chose à ce point de vue, et laissez-moi vous dire celui qui est le bon.

— J'aimerais à l'apprendre.

— Je suis un homme de l'Ouest, le type, dans une certaine mesure de ce qu'on trouve dans la plaine et dans la montagne ; cependant, et bien que souvent obligé, pour l'accomplissement de mon devoir ou ma défense personnelle, de supprimer des vies humaines, j'abhorre les scènes de mort et de sang.

— Je vous crois, Cody, et je suis comme vous, quoique j'aie dû, comme spectateur ou comme acteur, prendre part aux scènes les plus tristement tragiques… Mais continuez.

— J'ai peu de chose à dire de plus, monsieur. Je vous servirai par devoir, et non point par désir d'être mêlé à une lutte mortelle, pour laquelle je n'ai pas plus de goût que vous.

— Je vous crois et je sens que vous me servirez bien.

— Je ferai ce que je jugerai le meilleur dans la circonstance. Et maintenant je vous demanderai pourquoi vous avez fait cette insigne sottise de dire que vous vous battriez à n'importe quelle arme ?

— Je voulais lui faire comprendre qu'il ne me faisait pas peur, que je ne le redoutais d'aucune façon.

— Il suffit de vous connaître pour le savoir. Mais supposez qu'il choisisse le bowie-knife, comme je crois qu'il le fera.

— Je me battrai au bowie-knife.

— Il a plus de six pieds, il pèse deux cents livres, il est vif comme une panthère et fort comme un buffle, et connu pour avoir le couteau le plus meurtrier de la frontière.

— Oui, mais s'il choisit le couteau, il faudra que je me batte au couteau.

— C'est là que je ne suis pas d'accord avec vous, Mr. Slade ; et puisque vous vous êtes remis en mes mains, je dirai : Non, pas de couteau ; j'ajouterai qu'en votre qualité de provoqué, vous avez le choix des armes et que vous choisissez le revolver, ce qui vous mettra dans des conditions d'égalité.

— Jusqu'à un certain point Bill, car c'est une cible bien plus vaste que moi, remarqua Alf Slade avec un sourire.

— Il devra courir les chances de sa taille, comme vous l'auriez fait si l'arme avait été le bowie-knife.

— J'ai peur qu'on ne regarde cela comme une reculade.

— Non, pas après que j'aurai parlé, monsieur ; et j'aurai la parole, étant votre second.

— Très bien, Bill ; je suis en vos mains.

— Merci pour la confiance que vous me témoignez, monsieur. Mais ceci réglé, venons au motif de ma visite.

— Parlez !

— J'ai accepté le défi des Cavaliers de la Nuit, et j'ai eu une conversation avec mes deux pards.

— Rathburn et Kane ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ?

— Nous nous sommes engagés d'honneur à nous soutenir dans cette affaire, à vivre ou à mourir ensemble.

— Voilà qui a une grave signification, Cody.

— Cela signifie que nous jetterons les Cavaliers de la Nuit par terre, ou qu'ils nous creuseront notre fosse. Mais le pacte entre nous est secret, et je venais pour nous assurer votre aide.

— Vous l'aurez, et si je succombe demain vous serez le chef ici, et pourrez arranger tout suivant vos vues.

— Oui, monsieur, mais vous ne succomberez pas, et vous verrez que je ne suis pas un faux prophète. Eh bien, vous connaissez Rathburn ; vous savez que c'est un garçon qui a de l'éducation. Ce soir il nous a raconté son histoire.

— C’est un brave garçon.

— Oui, monsieur, et lui et les siens ont connu le chagrin et les épreuves. Sa sœur vient le voir ici sur cette frontière sauvage, dans son habitation grossière, pour tâcher de retrouver son mari, et nous voulons la recevoir aussi confortablement que possible.

— Une femme dans ce camp, et une femme élégante, délicate, qui doit…

— Elle sera très bien, monsieur, car elle a été élevée sur la frontière ; et ce sera une bonne chose pour le camp, que sa présence ici.

— Vous pouvez parfaitement avoir raison, Bill. Quand arrive-t-elle ?

— Dans quelques jours, monsieur ; et pour exécuter notre plan, je viens vous demander de faire conduire la diligence de Rocky Ridge par Rathburn, et de laisser Kane occuper la station de Wild Waters comme maître de relais.

— Mais ce sont des courriers à cheval.

— C’est vrai, monsieur ; mais Rathburn conduit admirablement et Kane s’y entend à soigner les chevaux et le matériel.

— Mais qu’est-ce qu’ils disent de ce changement ?

— Ils font mieux que d’y consentir, monsieur, ils s’en réjouissent, car ce sont des cartes dans la petite partie que nous allons jouer avec les Cavaliers de la Nuit.

— Parfait : je signerai les nominations ce soir et ils prendront chacun leurs fonctions demain.

— Merci, monsieur.

— Mais la sœur de Rathburn, quand elle sera arrivée ?…

— Il aura, comme conducteur, quatre jours de séjour au camp par semaine.

— C’est vrai. Faites les plans qu’il vous plaira, Cody, je vous soutiendrai. Maintenant vous feriez mieux d’aller vous reposer, pour être avec moi demain de grand matin, frais et dispos, au poteau du départ, et régler mon affaire avec Badman Bender.

Buffalo Bill souhaita le bonsoir à son chef et alla à sa cabane, où il dit à ses camarades que tout était arrangé selon leurs désirs.

Le poteau du départ pour les Poney Riders était planté devant la maison où se tenaient les assemblées et les réunions. C’était aussi là que les diligences s’arrêtaient et d’où elles partaient.

Cette maison était une grande cabane, avec cuisine, salle à manger et salon de jeu, et là fréquentaient jour et nuit les hommes du camp,

conducteurs, courriers et palefreniers.

Le courrier à cheval arrivait le matin vers huit heures, et celui qui devait prendre les sacs et continuer sur l'autre partie de la ligne était toujours à son poste, de sorte qu'il ne se perdait pas une demi-minute à la transmission des dépêches.

Le matin qui suivit la querelle entre Badman Bender et Alf Slade, les hommes du camp se hâtèrent de se rendre au poteau beaucoup plus tôt que d'habitude.

La sympathie générale allait au chef, le sous-agent était craint et détesté. On savait qu'il avait résolu de se battre au bowie-knife, et rares étaient ceux qui pensaient que Slade eût quelque chance à cette arme contre un tel adversaire.

Mais tout le monde connaissait l'énergie de l'agent divisionnaire, et on espérait qu'il se produirait quelque chose, – on ne savait quoi, – pour le sauver.

Buck Bender avait publiquement et minutieusement aiguisé son bowie-knife à la buvette, la veille au soir, et lui avait donné le tranchant d'un rasoir, disait-il.

Personne ne doutait que le duel ne fût un duel à mort, et tous les hommes avaient négligé ou interrompu leur service pour être sur les lieux de bonne heure.

C'était à Buffalo Bill de se mettre en route ce matin-là. On le vit, une heure avant le départ, se diriger vers le poteau et, avec lui, Alf Slade.

Ses deux camarades, Rathburn et Kane y étaient déjà, écoutant les discours de Bender, qui était certainement d'humeur batailleuse.

Tous les yeux se tournèrent sur Slade et Buffalo Bill qui s'approchaient en causant ; ce que disait Buffalo Bill était sans doute plaisant, car l'autre souriait.

— Je viens vous rencontrer au rendez-vous convenu, Bender, dit Alf Slade, au milieu du silence des assistants qui retenaient leur haleine.

— Me voici, Slade ; par conséquent prenez votre couteau, répondit Bender d'un ton brusque et grossier.

— Je me suis remis entre les mains de l'agent adjoint de la Division, William Cody, votre successeur. C'est à lui d'arranger les détails.

— Qu'est-ce qu'il a à faire ici ?

— Ce qu'il jugera être le mieux.

— C'est parfait, mais c'est moi qui suis l'agent divisionnaire adjoint et je serai bientôt le chef, je ne reconnais personne autre, et je ne

reçois pas d'ordre.

— Écoutez, Bender, dit Buffalo Bill. La question est celle-ci : En sa qualité de provoqué, Mr. Slade a le choix des armes, et j'ai choisi pour lui le revolver.

Buffalo Bill avait dit cela du ton le plus calme. Tous les yeux étaient fixés sur lui et sur Bender.

On vit celui-ci changer légèrement de couleur. Il s'écria brusquement :

— L'arme est le bowie-knife, et c'est un lâche s'il n'en veut pas.

— L'homme qui dit qu'Alf Slade est un lâche ment, et il sait qu'il ment. Votre désir de vous servir du couteau contre quelqu'un qui ne vous égale ni en taille ni en force, ni en adresse à manier une lame, montre assez qui est le lâche… J'en appelle à vous, les hommes ! Un combat au couteau entre ces deux adversaires serait-il un combat égal ?

Il s'éleva un grondement de voix criant :

— Non !

La foule en était pour le franc-jeu, et Bender le comprit. Il insista cependant :

— Il a dit n'importe quelle arme et j'ai choisi le couteau.

— Vous avez choisi l'arme avec laquelle vous avez le plus de chance de ne pas être touché. Mais désignez votre second et je m'arrangerai vite avec lui sur les conditions du combat.

— Camarades, j'en appelle à vous à mon tour : dites si c'est de la justice ! cria Bender.

Quelques voix se firent entendre :

— On est convenu de prendre le couteau, c'est du couteau qu'il faut se servir.

— Je me battrai au bowie-knife, dit alors Alf Slade avec impatience.

— Et moi je dis : Non ! Le revolver, voilà l'arme que vous emploierez avec lui, et s'il pense qu'il lui faut d'abord une bataille au couteau, c'est moi qui lui prendrai sa mesure.

Une vraie tempête de cris enthousiastes accueillit cette déclaration de Buffalo Bill, et tous les regards se portèrent sur Buck Bender. Mais avant que celui-ci pût répondre, Alf Slade dit d'un ton péremptoire :

— Je passe le premier, et si vous n'êtes pas un lâche, Bender, c'est au revolver que vous vous battrez avec moi.

— Oui, oui, le revolver, le revolver, cria la foule.

Bender vit qu'il n'avait pour lui qu'une très faible minorité et qu'il était prudent de céder, d'autant plus qu'il se vantait d'être le meilleur tireur du pays. Il grommela donc :

— Va pour le revolver, alors ! J'aime autant vous tuer, Slade, d'une balle que d'un coup de poignard.

Mais tout le monde savait bien que, sans la résistance déterminée de Buffalo Bill, Slade se serait battu au bowie-knife, sans avoir une chance sur cent d'être victorieux.

Les regards furieux que Bender lançait à Buffalo Bill montraient assez combien il était contrarié de ce changement, et ceux qui le connaissaient étaient sûrs qu'un autre duel suivrait de près celui-ci, en cas où Alf Slade succomberait. Et ce serait un duel au couteau, cette fois, un duel à mort, où Bender s'efforcerait de punir Buffalo Bill de son intervention.

— Eh bien, armes en main ! Mettons-nous-y ! cria Bender.

— Non, c'est un combat loyal et régulier que nous voulons. Par conséquent, nommez votre second, dit Buffalo Bill avec fermeté.

— Je n'ai pas besoin de second.

— Voyons Bender, si vous êtes sérieux, si vous n'êtes pas un lâche, vous vous battrez dans les conditions que nous exigeons, parce qu'elles sont justes et régulières. Ainsi nommez votre second, et je m'entendrai avec lui. Mais d'un autre côté, si vous essayez une tricherie quelconque vous recevrez un coup de pistolet si vite que vous ne saurez pas qui vous a tué.

— Alors il y a une clique contre moi ?

— Non : seulement tout le monde est résolu à voir jouer franc-jeu. Maintenant, désignez un ami.

Poussé ainsi dans ses retranchements, Bender promena son regard sur la foule et finit par rencontrer un homme de son acabit.

— Roper Dick, fit-il, voulez-vous m'assister ?

— Je vous crois ! Buffalo Bill ne me fait pas peur un brin.

— Je ne peux pas voir pourquoi je vous ferais peur, car je ne comprends pas qu'un homme en craigne un autre, Roper Dick, réplique Buffalo Bill.

— Bien ! À quel jeu jouons-nous ?

— L'arme est le revolver. Désarmez donc votre homme comme je vais faire du mien, et on leur rendra leur revolver à chacun, lorsqu'ils seront en position, à vingt-cinq pas l'un de l'autre. Au commandement de Feu ! ils pourront presser la détente aussi vite qu'ils le voudront, et

avancer l'un sur l'autre en tirant… Maintenant, tirons au sort pour la direction du combat.

Et Buffalo Bill sortit de sa poche une pièce d'or de vingt dollars, qu'il gardait toujours sur lui comme porte-bonheur, parce qu'elle avait été frappée l'année de sa naissance.

En la lançant en l'air, au milieu du cercle formé par les assistants, il cria :

— Pile ou face ?

— Pile ! dit Roper Dick.

— C'est face qui gagne.

— Non, s'écria Bender. En trois coups, et je lancerai une fois.

— Très bien, Bender, en trois coups. C'est Roper Rick qui lance pour vous.

— Non, je veux lancer moi-même.

— J'ai dit non, cela suffit.

— Alors commencez.

— J'ai gagné un coup.

— Ça ne compte pas, protesta Bender.

— Très bien. Qu'est-ce que vous dites, Roper Rick ?

Et la pièce fut de nouveau jetée en l'air.

— Face !

— Pile gagne, annonça d'une voix calme le Poney Rider. C'est à vous maintenant, Roper Dick.

Bender murmura quelque chose à son second, qui prit la pièce et la jeta très haut, pendant que Buffalo Bill disait distinctement :

— Face !

— Et c'est face ! crièrent des voix nombreuses.

— J'ai gagné la direction du combat, Roper Dick. Maintenant, placez votre homme.

On mesura une distance de vingt-cinq pas ; mais Bender ne voulait pas remettre ses armes à son second, il céda enfin de mauvaise grâce devant les interpellations irritées des spectateurs, et les deux adversaires furent mis en position.

Quand on leur eut rendu à chacun son revolver, Buffalo Bill cria :

— Êtes-vous prêts ?

— Oui, répondit Alf Slade, sans trahir aucune émotion.

— Je vous crois ! cria Bender d'une voix tonitruante, comme s'il avait le dessein d'intimider.

— Feu !

Les mains se levèrent vivement. Le doigt que Bender avait sur la détente fut sans doute agité d'un tressaillement convulsif, car le coup partit avant que le revolver fût dans la ligne du corps de l'adversaire, et la balle vint frapper le sol à côté de Slade.

Il n'eut pas le temps de faire feu une seconde fois ; Slade avait tiré presque en même temps que lui, et il avait visé juste. La violence du coup fit tourner Bender sur lui-même ; il chancela et tomba de son long en lâchant son revolver.

Mais il se releva presque aussitôt, et, ramassant son arme, il allait tirer sur Slade qui s'éloignait, le dos tourné, lorsqu'une détonation retentit, et sa main, déchirée et saignante, retomba pendante à son côté. Lui-même s'affaissa comme une masse qui s'effondre, selon toute apparence, blessé mortellement.

L’avertissement.

Lorsque Buffalo Bill eut ainsi préservé Alf Slade de la perfide tentative de Bender, le chef de la division, sans se départir un instant de son sang-froid, appela son maître des écuries et du matériel, qui était aussi le chirurgien du camp, et lui dit tranquillement :

— Voyez si tout soin est inutile, ou si vous pouvez le secourir, Stevens.

Doc Stevens, comme on l’appelait familièrement par une abréviation hardie du mot « docteur », alla au blessé qui poussait des gémissements, lui prit la main et en examina la blessure.

— La balle a traversé la main, mais sans briser d’os ; les chairs seules sont intéressées, dit-il.

Puis il rejeta en arrière la jaquette du blessé et ouvrit la chemise. Il constata que la balle du revolver de Slade avait frappé sur une côte, d’où elle avait dévié pour pénétrer dans l’épaule.

— Pas dangereux. Allons, Bender, vous n’avez pas grand mal, quoique vous soyez sur le flanc pour un mois, plus ou moins. Reprenez vos sens, l’ami ; ce ne sera rien.

— Alors je ne suis pas tué, doc ? interrogea Bender, se ranimant à vue d’œil.

— Pas le moins du monde. Je vais aller chez vous et je vous panserai. Mais ne perdez pas de temps, car vous saignez beaucoup.

— Alors je ne mourrai pas et j’aurai ma revanche, murmura Bender pendant qu’on l’aidait à se remettre sur pied et à marcher jusqu’à sa cabane.

À ce moment une voix cria :

— Voici le courrier !

On voyait en effet, là-bas dans la vallée, le Poney Rider arriver à fond de train, en soulevant un nuage de poussière.

Vivement Buffalo Bill se dirigea vers le poteau. Alf Slade l’y suivit.

— Cody, dit-il d’une voix basse et concentrée, vous m’avez sauvé la vie, car cet homme m’aurait tué si nous nous étions battus au couteau,

et il m'aurait tué aussi sans votre rapide coup de revolver ; – j'apprécie ce que vous avez fait, Bill.

Il ne lui offrit pas la main, mais son air et ses paroles étaient significatifs, plus significatifs venant d'Alf Slade que de beaucoup d'autres.

— Vous enverrez Rathburn avec la diligence, et Kane à Wild Waters, n'est-ce pas monsieur ? dit Buffalo Bill, se dérobant aux compliments et aux remerciements.

— Oui, puisque vous le désirez. Mais refusez-vous encore la place d'agent adjoint, Cody ?

— Oui, monsieur, car pour le moment je peux faire mieux en faisant mes tournées de courrier à cheval. Et pourtant j'aurais profité avec plaisir du repos et de l'augmentation de salaire que cette place m'aurait valus.

— La tête du Capitaine Kit est mise à prix, vous savez, et il y a une prime pour chacun de ses Cavaliers de la Nuit.

— C'est vrai, monsieur ; mais qu'on le présente comme on voudra, c'est l'argent du sang, et cet argent là je n'y toucherai jamais.

— Vous êtes un étrange garçon, Cody, murmura Alf Slade, et il se tourna vers le courrier qui, juste à ce moment, arrivait au galop.

Tout le monde put voir que son bras gauche pendait inerte à son côté, qu'il était très pâle et que des gouttes de sang tombaient de ses doigts.

Il ne fut pas besoin de dire qu'il avait reçu des coups de feu des outlaws ou des Indiens. On l'aida à descendre de sa selle et il murmura d'une voix faible comme un souffle :

— Cavaliers de la Nuit !

Puis d'un mouvement convulsif le brave courrier tomba de son long en avant, raide mort.

— Que Dieu le bénisse ! Il est mort sous le harnais, et il s'est accroché à la vie pour rapporter ses sacs… Allez, Cody ; mais faites attention aux ennemis ! dit Alf Slade.

On jeta les sacs de cuir en travers de la selle de Buffalo Bill, dont le fin cheval bai se cabrait dans son impatience de partir. D'un bond, le robuste et beau courrier se jeta sur le dos de la bête fougueuse et s'éloigna au milieu des acclamations des hommes du camp.

Et tous suivaient de l'œil le vaillant cavalier, courant, beaucoup le craignaient, à une mort certaine, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'ombre des lointaines collines. Alors ils se tournèrent vers le cadavre de Will Hope, qui n'avait pas voulu mourir avant d'avoir mis en sûreté son

précieux fardeau, en arrivant au poteau à l'heure réglementaire.

Ils virent que le courrier avait deux blessures, une au bras, faite par un coup de couteau qui lui avait aussi entaillé la main et qui montrait quelle lutte corps à corps il avait soutenue, et une autre, venant d'une balle qui lui était entrée dans le corps.

La selle avait reçu une balle, une des rênes était coupée en deux par un couteau, et le cheval qui se tenait là, haletant et frémissant après sa longue et pénible course, était légèrement blessé de deux coups de feu.

— C'est l'œuvre des Cavaliers de la Nuit, a dit Will Hope, et voilà un autre Poney Rider à venger, dit Alf Slade.

Il donna des ordres pour l'enterrement du cadavre, puis il dit à Rathburn et à Kane de se présenter promptement à son bureau, pour recevoir une nouvelle destination.

En se dirigeant vers sa cabine, il rêvait à demi-voix :

— Oui, il m'a sauvé la vie, il n'y a pas de doute. C'est un homme remarquable, que ce Buffalo Bill, un homme étonnant. Puisqu'il a entrepris d'abattre les Cavaliers de la Nuit, je lui en laisse le soin, et je ne prendrai pas les dispositions offensives que je projetais contre eux.

C'était un fait reconnu que Buffalo Bill pouvait obtenir d'un cheval plus que n'importe qui, et que, comme endurance en selle, ses exploits n'avaient jamais été dépassés, ni même égalés.

Les chevaux de service qu'il montait comme courrier le connaissaient vite, jusqu'à distinguer son pas, et ils allaient à sa voix sans avoir besoin d'être pressés.

Il commençait par se rendre maître d'eux, puis il devenait leur bon camarade, et ils l'aimaient comme il les aimait lui-même.

Courant sur une piste que bien des courriers avant lui avaient redoutée pour son âpreté autant que pour ses dangers, Buffalo Bill avait l'habitude de fouiller devant lui l'espace, aussi loin que ses yeux chercheurs pouvaient porter.

Personne ne comprenait mieux que lui que chaque buisson pouvait masquer un ennemi, chaque rocher cacher un assassin en embuscade, chaque ravin, chaque bouquet d'arbres receler une bande de Peaux-Rouges prêts à fondre sur lui ou à lui donner une chasse à mort.

Il arriva enfin en vue d'un terrain plat, qui occupait une certaine étendue et dont le niveau n'était interrompu que par quelques blocs erratiques, dispersés çà et là.

Comme il descendait à toute vitesse la pente au bas de laquelle se développait cette plaine, il vit un cavalier sortir tout à coup de derrière un des blocs et s'avancer vers le sentier du courrier.

La première pensée de Buffalo Bill fut que ce bloc de pierre était assez gros pour dissimuler d'autres cavaliers, et que celui-ci avait peut-être des compagnons.

Arrivé sur le sentier, l'inconnu s'arrêta, à deux cents mètres à peine du rocher où il était tout à l'heure au guet.

Quand il le vit, le Poney Rider était encore à un quart de mille. Il précipita sa course, dégageant son revolver pour l'avoir sous la main, sans donner aucun signe d'avoir aperçu l'homme qui barrait son chemin.

Cet homme montait un beau cheval noir, harnaché de noir. Il était vêtu de noir de la tête aux pieds et présentait un aspect vraiment funèbre.

Son visage était si complètement caché sous un masque noir, et ses mains si hermétiquement enfermées dans des gants de la même couleur lugubre, que personne n'aurait pu dire si c'était un blanc, un Peau-Rouge ou un nègre.

Comme le courrier approchait toujours à la même allure et ne paraissait nullement disposé à dévier de son chemin ordinaire, le cavalier noir leva au-dessus de sa tête ses deux mains, les paumes en dehors pour montrer qu'il n'avait pas d'armes.

— Holà ! est-ce un Cavalier de la Nuit qui veut faire réforme ? Plus probable qu'il a envie de vendre toute sa bande contre argent comptant. En tout cas, attention !

Tout en se faisant ses réflexions à demi-voix, le Poney Rider continuait d'avancer en droite ligne et bride abattue. Il était presque sur le cavalier inconnu lorsque celui-ci cria :

— Halte, Buffalo Bill ! et écoutez ce que j'ai à dire… Voyez, je ne porte pas d'armes.

Le Poney Rider mit son cheval au pas et, tenant sa main droite à proximité de son revolver, il répliqua :

— Parlez vite, camarade. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Savez-vous qui je suis ?

— Un Cavalier de la Nuit je suppose, car vous en avez l'aspect, si vous n'êtes pas un croque-mort.

— Je suis un Cavalier de la Nuit, et je suis ici pour vous avertir.

— De quoi ?

— Du danger. Vous êtes condamné à mort.

— Ça se peut. Mais j'en ai été averti par des balles plus souvent que par des paroles.

— Il faut que vous abandonniez vos tournées de courrier.

— Pourquoi ?

— Vous serez tué si vous ne le faites pas.

— Voyez-vous, camarade, j'ai pris la profession de courrier pour gagner ma vie, et ce ne sont pas des menaces qui m'en écarteront.

— Non, mais la mort.

— Pourquoi la mort aurait-elle plus d'importance pour moi que pour tout autre ?

— Vous serez certainement tué si vous continuez à faire le service de courrier. Il y en a qui voudraient vous voir mort, mais il y en a d'autres qui ne désirent pas vous enlever la vie, et c'est cette différence d'opinion seule qui vous a sauvé jusqu'à présent. Vous avez été au pouvoir des Cavaliers de la Nuit à des moments où vous n'y pensiez guère, et pourtant on vous a épargné.

— J'imagine que c'était dans des tournées où je ne portais rien de précieux, et qu'ils le savaient.

— Non, on vous a épargné parce qu'il y a quelqu'un qui n'a pas voulu que vous fussiez tué.

— Qui est ce quelqu'un ?

— Je ne peux pas le dire.

— Ou vous ne voulez pas.

— Soit ! Mais refusez-vous de quitter la piste ?

— Oui.

— J'ai fait mon devoir, maintenant c'est à vous de supporter les conséquences.

— C'est entendu, et si vous n'étiez pas venu à moi les mains désarmées, je vous aurais jeté bas, camarade ; ou vous, moi, suivant les hasards de la rencontre.

— Nous ne nous querellerons pas, Buffalo Bill ; je savais que je ne risquais rien en me mettant en votre pouvoir, du moment que j'étais sans arme. Je vous ai averti, vous n'en tenez pas compte, je n'ai plus rien à dire.

— Merci de l'avertissement, camarade ; mais quand je me suis fait Poney Rider je savais ce qui m'attendait, et les menaces ne me feront pas dévier de ma route. Au revoir ! Peut-être aurai-je l'occasion de vous rendre ce bon office quelque jour.

Une belle voyageuse.

— Alors d'après vous, conducteur, sur cette frontière, tous les hommes sont des chenapans ?

— Oui, miss, nous tous, tant que nous sommes, des chenapans, plus ou moins. Il y en a bien quelques-uns qui ne sont pas si mauvais que les autres ; mais il n'y a pas de saints parmi nous, quoiqu'il y en ait qui mourraient pour un pard, qui donneraient leur dernier sou à celui qui n'a pas de pain, qui tueraient l'homme qui insulte une femme, qui ne reculent jamais devant les risques, qui jamais ne mentent, ni ne volent, ni…

— Arrêtez, conducteur ! c'est le portrait d'un saint que vous me faites en me décrivant vos pécheurs. Celui qui agit comme vous dites est un être bon et noble, en vérité.

— Mais il y a de la grossièreté mêlée à tout cela, miss.

— Voyons, donnez-moi un exemple, citez-moi un homme comme ceux dont vous me parlez, à la fois pécheur et saint.

— Eh bien, miss, dans le camp où vous allez, j'ai dans mon esprit plusieurs hommes qui sont comme ceux dont je parle. Ainsi Alf Slade, le chef de la division, n'est pas un saint, mais il est loyal comme l'acier pour ses ennemis aussi bien que pour ses amis ; il est généreux, et ce qu'il dit est parole d'Évangile dans tous ses parages… Il y a aussi Buffalo Bill.

— J'ai entendu parler de lui.

— Je le pense, car il a fait assez d'exploits pour être connu.

— Eh bien ! que dites-vous de lui ?

— En premier lieu, il est beau comme une peinture, et découplé comme un pur-sang. Avec ça, il est pacifique comme un agneau, mais il sait se servir d'un fusil en cas de besoin, et l'on dit, – et beaucoup le croient, – qu'un charme protège sa vie, car ni Indien, ni outlaw n'ont été capables d'en venir à bout. Il donnerait sa vie pour un ami, et j'ai entendu dire qu'il s'était enrôlé parmi les Poney Riders, dont le salaire est élevé, pour subvenir aux besoins de sa mère et de ses sœurs ; il leur envoie son argent à mesure qu'il le gagne. Je l'ai vu veiller toute la nuit pour soigner un pauvre diable cruellement blessé, et le lendemain

faire sa tournée de courrier, sans avoir même l'air d'y penser.

— Eh bien, mais comment est-il mauvais, celui-là ?

— Il n'est pas mauvais ; seulement, comme je le disais tout à l'heure, on l'appellerait mauvais parce qu'il a eu à tuer des hommes au cours de sa carrière, pour faire son devoir. Aussi je dis que, prenez-nous comme vous voudrez, nous sommes un tas de chenapans.

— Je ne vous crois pas, car je suis sûre que vous n'êtes pas, vous, un chenapan.

— Je ne devrais pas l'être, miss, car ma bonne mère m'avait préparé pour le droit chemin quand j'étais enfant ; mais j'ai eu de durs moments depuis ces jours-là, et je joue, et je bois, quand je ne conduis pas, et j'ai contribué à la prospérité des cimetières à mon humble façon, miss.

— Cela veut dire que vous avez tué des hommes ?

— Il le fallait, miss ; il le fallait vraiment.

— Pour votre défense personnelle je suppose ?

— Oui, sans doute, miss, et quand on essayait de me tricher aux cartes, ou de faire de moi la risée des camarades, et autres choses semblables. C'est comme ça que ça se fait, vous savez, miss ; et personne n'a l'idée de m'appeler saint Mathieu, – mon nom, vous savez, est Mathieu Wright, Matt Wright, pour abréger ; mais ça ne me rend ni plus long ni plus court.

Et le conducteur de la diligence qui roulait en ce moment vers Rocky Ridge, se mit à rire de ce qu'il considérait comme une bonne plaisanterie.

La voyageuse rit également et reprit :

— Vous et vos camarades, je ne vous crois pas la moitié si mauvais que vous vous dépeignez, conducteur Matt, et je regrette que vous n'alliez pas jusqu'à Julesburg pour voir comme je m'entendrai bien avec ces Terreurs de l'Ouest, comme vous les représentez.

— Je regrette aussi, miss ; mais mon voyage finit à Rocky Ridge, quoique j'aie fait la ligne de Julesburg autrefois.

— Connaissez-vous au camp de Julesburg quelqu'un du nom de Rathburn ?

— Rathburn… Hart Rathburn ?

— Oui, Hart Rathburn.

— Si je le connais, miss ?

— Oui.

— Eh bien, je vous dirai seulement que sans Hart Rathburn, je ne conduirais pas ma diligence à l'heure qu'il est.

— Pourquoi pas ?

— Les morts ne conduisent pas de diligence, miss, du moins sur les routes terrestres, sans préjuger de ce qu'ils peuvent faire dans le Ciel.

— Est-ce que Hart Rathburn vous a empêché d'être tué ?

— Je vous dirai que c'est juste ce qu'il a fait. Vous voyez, c'était sur cette même route et il faisait le même trajet comme courrier, ce qu'il fait encore. J'avais été arrêté par des bandits de grand chemin, et j'avais justement une riche cargaison à bord, j'allais perdre tout, y compris la vie ; c'était une affaire réglée, car le chef des bandits avait contre moi une vieille rancune, pour l'avoir fait chasser naguère des camps de chercheurs d'or, et il avait dit à ses hommes de me pendre. Ça les amusait de procéder à l'exécution et ils s'y intéressaient plus qu'à la prise de l'argent que j'avais dans ma voiture. Ils m'avaient déjà mis une corde autour du cou, lorsqu'on entendit soudain des pas de chevaux derrière nous sur le sentier. Prenant la balle au bond, je m'écriai :

— Poursuivez votre cérémonie funèbre, camarades ! Ce n'est que de la cavalerie qui vient du fort. Et réellement, je croyais que c'était cela, ils le crurent aussi car ils coururent à leurs chevaux, qu'ils avaient laissés non loin de là, dans un petit bois. Ils avaient à peine disparu que la cavalerie arriva, et – que le Seigneur bénisse votre jolie figure, miss ! – c'étaient les chevaux des bandits, vingt en tout, que conduisait Hart Rathburn, le Poney Rider.

Il s'était douté de quelque grabuge en suivant sa piste, parallèle à celle de la voiture, et voyant leurs chevaux, il les avait pris et les avait mis au galop, avec l'idée d'effrayer les coquins. Et vous pensez s'il avait réussi !

Montez sur votre siège, Matt, et roulez comme le diable ! me cria-t-il de toute sa force. C'est ce que je fis, et je sauvai la caisse et ma vie, laissant les outlaws à pied tirer de loin sur nous. Voilà ce que Hart Rathburn a fait pour moi, miss.

— Eh bien ! Hart Rathburn est mon frère, et c'est pour aller le voir que je suis en route, dit à Matt Wright la belle voyageuse.

Matt Wright était connu dans tout le pays comme un homme solide et loyal, ce qu'on appelle un vrai bon garçon.

Il conduisait la diligence depuis des années et tous ses défauts pouvaient se ramener à deux, qu'il reconnaissait lui-même, – il buvait et il jouait.

Plusieurs fois il avait amassé un gros magot et était parti pour le

pays de son enfance ; mais un jour, en chemin, il se laissait aller à boire, se mettait à jouer, et dissipait tout, de sorte qu'il était obligé de revenir reprendre son travail.

Quand il était de service, jamais Matt ne buvait. Il avait l'habitude de faire une partie dans ses heures de loisir, mais il ne touchait à la boisson que lorsqu'il était pris d'une sorte de désir auquel il ne pouvait apparemment pas résister.

Alors il abandonnait son service et pendant quelques semaines il faisait ce que nos marins appellent une bordée.

— C'est une faiblesse, je l'avoue, disait-il à ses intimes, mais c'est dans ma nature, et on ne peut pas aller contre la nature. Je ne serai jamais autrement. Et dire que les bonnes gens de chez moi là-bas espèrent que je reviendrai quelque jour avec ma fortune faite… C'est une épine que j'ai dans le flanc, mais après tout c'est moi qui en souffre le plus.

Ce jour-là, il avait trouvé Rita Rathburn attendant sa diligence à la dernière station de sa route. La beauté du visage de cette personne et la perfection de ses formes l'avaient frappé tout de suite, et il s'était demandé ce qui pouvait pousser une jeune femme de cette distinction à voyager seule dans les déserts du Far West.

— Quelque fille d'officier allant retrouver sa famille dans un des forts, – telle était la réponse qu'il s'était faite à son sujet.

Rita Rathburn était douée de cette beauté et de cette grâce qu'on admire et qu'on n'oublie plus. Elle était vêtue d'un costume de voyage gris, très simple ; elle portait un chapeau de feutre mou qui lui seyait à ravir et ses petites mains étaient protégées par des gants à crispin.

Elle avait en bandoulière un petit sac de cuir qu'elle tenait avec sollicitude serré contre elle, ainsi que Matt Wright le remarqua.

Elle avait voulu monter sur le siège, et elle l'avait fait avec la gracieuse agilité que donne l'habitude des exercices du corps. Elle avait demandé à conduire, et lorsqu'elle avait pris les rênes, Matt avait ouvert de grands yeux, car il avait vu tout de suite qu'elle s'y entendait parfaitement.

Chemin faisant, et comme il n'y avait personne autre dans la voiture, Matt Wright et sa belle voyageuse devinrent très bons amis. Aussi lorsqu'il sut que Hart Rathburn était son frère, le brave conducteur fut-il ravi.

Mais alors il lui dit d'un ton sérieux :

— Et qu'est-ce qui vous amène à Julesburg, miss ?

— Le désir de voir mon frère.

— Je ne m'étonne pas que vous vouliez le voir, car c'est un brave et gentil garçon ; mais, d'un autre côté, ce n'est pas un lieu pour des personnes comme vous, miss.

— Je m'y habituerai et ça me plaira.

— J'imagine que non. C'est trop dur et trop grossier. J'espérais que vous étiez une fille d'officier allant au fort ; ça n'aurait pas été aussi mauvais ; mais dans ce camp sauvage vous trouverez les choses d'une grossièreté intolérable pour une jeune et jolie fille comme vous.

Rita Rathburn rougit à ce compliment, mais elle répondit :

— Je suis née dans un fort de frontière et j'ai été élevée au milieu des scènes d'une vie rude et sauvage ; il me semblera que je suis revenue à cet ancien temps. Et puis, malgré tout ce que vous dites des gens de là-bas, ils ne sont pas si foncièrement mauvais ; ce sont des diamants bruts, à part quelques misérables qui se sont mis hors la loi et sont peut-être trop enfoncés dans le mal pour qu'on puisse les en retirer.

— Oui, mademoiselle. C'est un lieu où on trouve de toutes les sortes. Il y a là beaucoup d'individus qui fuient la potence ou la prison, et qui, ayant commencé à marcher de travers, continuent leur mauvaise vie quand ils sont dans l'Ouest. Je regrette que vous veniez là pour y rester, comme vous me le dites, car vous verrez des choses que vos jolis yeux ne devraient pas regarder… C'est le moment où nous devrions rencontrer le Poney Rider sortant de Wild Waters, miss. Il est toujours à l'heure, mais il est en retard aujourd'hui. J'espère qu'il n'a pas été arrêté par les Cavaliers de la Nuit, car il commence sa tournée le soir, et ce n'est que la nuit que ces messieurs travaillent.

— Est-ce qu'ils vous ennuient beaucoup, monsieur ?

— De temps en temps ils font le diable avec nous, les voyageurs et les bagages ; mais j'espère que nous ne les verrons pas ce soir.

— Je l'espère aussi.

Il lui parut qu'avec la nuit la route devenait plus mauvaise ; Matt Wright retomba dans son silence habituel, consacrant toute son attention à diriger son attelage.

Bientôt ils entrèrent sous de grands arbres, et tout fut, autour d'eux, d'un noir de poix : mais Matt Wright continuait, comme s'il avait des yeux de chat, et Rita Rathburn ouvrait la bouche pour lui demander comment il pouvait voir à conduire, lorsqu'une voix impérieuse éclata.

— Halte, Matt Wright ! Ordre des Cavaliers de la Nuit !

— C'en est fait de nous ! gémit le conducteur en pressant vigoureusement le frein du pied tandis qu'il tirait sur les guides.

Le service doublé.

Buffalo Bill fit son voyage sans encombre, malgré l'avertissement du Cavalier de la Nuit qui l'avait attendu au passage sur la route.

Il arriva au bout de sa tournée, reçut les sacs de dépêches du Poney Rider de l'autre côté de la ligne et repartit pour Julesburg, qu'il atteignit à l'heure réglementaire.

Alf Slade, après l'avoir complimenté, lui offrit de nouveau le poste d'agent divisionnaire adjoint.

De nouveau il le refusa, et Alf Slade lui dit :

— Eh bien, Cody, nous attendrons pour voir comment va tourner votre plan contre les Cavaliers de la Nuit, et alors peut-être que vous accepterez.

— Je ne pense pas, monsieur, mais j'espère réussir dans ma chasse aux Cavaliers de la Nuit.

— Vous n'avez rien vu d'eux dans votre dernière tournée ?

— Oh ! si monsieur ! Et Buffalo Bill raconta sa rencontre avec l'homme masqué de noir qui lui avait donné l'avertissement.

— Ma foi, c'est vraiment honnête de leur part de vous avertir ainsi, mais je ne comprends pas bien pourquoi ils sont si désireux de vous voir quitter la piste.

— Ni moi, monsieur, car ma place serait facilement remplie.

— Je pourrais y mettre un autre courrier, sans doute, et je suis de ceux qui croient qu'il n'est point d'homme vivant dont on ne puisse remplir la place ; mais il serait difficile de trouver quelqu'un qui vous vaille, Cody… Quoiqu'il en soit, il y a quelque motif secret, j'en suis sûr, pour que ces Cavaliers de la Nuit désirent se débarrasser de vous… S'ils avaient envie de vous tuer, ils pourraient le faire, ou du moins, essayer : mais au lieu de cela, ils vous avertissent et au fait, tâchant de vous écarter du pays parcouru par les courriers.

— Et je ne veux pas me laisser écarter, dit Buffalo Bill.

— Je voudrais seulement dans votre intérêt, que vous teniez compte de l'avertissement. Mais vous savez ce que vous avez à faire… Vous avez vu Rathburn je suppose ?

— Oui, monsieur, je l'ai rencontré sur sa voiture, avant qu'il eût atteint Rocky Ridge.

— J'ai envoyé avec lui Kane, pour rejoindre son poste à Wild Waters.

— Oui, monsieur, il y sera tout à fait installé à mon prochain voyage. Mais comment va Badman Bender, monsieur ?

— Son état s'améliore lentement, me dit Doc Stevens.

— Il faudra faire attention à vous, monsieur, lorsqu'il sera de nouveau sur pied.

Alf Slade sourit en disant :

— Et vous, Cody, ne vous garderez-vous pas ?

— Oh ! j'aurai aussi l'œil sur lui.

— N'y manquez pas car sa rancune est encore plus amère contre vous que contre moi.

Les camarades ont-ils fait des préparatifs pour l'arrivée de la sœur de Rathburn, monsieur ?

— Oui, ils lui ont donné votre cabine, et ils ont fait de leur mieux pour la meubler joliment ; de mon côté j'y ai envoyé certaines choses. Je peux vous dire qu'elle aura un gentil logis pour le pays. Pour vous, j'ai fait construire une autre cabane tout près. Tout le camp est en révolution pour son arrivée. Je suppose que Rathburn la trouvera à Rocky Ridge à son prochain voyage, et qu'il la ramènera avec lui.

— Oui, monsieur, il s'y attend bien. Mais je vais aller voir si je peux faire quelque chose pour ajouter à son confort, et parler à Boss Betsy, afin d'engager ses services auprès d'elle.

— C'est déjà fait. Boss Betsy prend soin de la cabane. Elle fera la cuisine de Miss Rathburn, et l'aidera dans tout ce qu'elle pourra. Mais elle veut garder sa propre cabane près du ruisseau, laquelle n'est pas éloignée de la vôtre, vous savez, et continuer à laver et à raccommoder pour les hommes du camp, et à gagner honnêtement ses quatre sous, c'est comme cela qu'elle appelle faire sa fortune car elle devient riche, étant la seule femme dans le camp. J'espère qu'elle ne sera pas jalouse de Miss Rathburn.

Cette remarque fit rire Buffalo Bill, car il avait vu une photographie que Hart Rathburn avait de sa sœur, et il la comparait avec le visage semé de taches de rousseur, les cheveux rouges et les formes athlétiques de celle que les hommes de Julesburg avaient surnommé Boss Betsy, parce qu'elle avait été le « boss », le maître et tyran de feu son mari, et qu'elle tenait encore tout le camp sous sa sujétion. Betsy J'Ordonne, dirions-nous en français.

Comme épouse du conducteur Drayton et comme la seule femme dans le camp, elle avait fait une bonne chose en entreprenant le blanchissage et le raccommodage des hommes ; mais comme pauvre veuve seule au monde, elle avait doublé ses prix et obtenu ce qu'elle demandait.

Buffalo Bill était son favori entre tous ; elle avait aussi un faible pour ses deux amis intimes, et Alf Slade lui inspirait une terreur respectueuse. Mais tout le reste du camp n'était qu'un détail aux yeux de Betsy J'Ordonne.

Laide, elle l'était certainement ; c'était au point que Scott Kane avait coutume de dire que sa figure lui faisait du mal, tant elle était d'une laideur offensante. Mais sa situation de seule femme du camp la faisait regarder comme un être très supérieur, ce dont elle profitait pour grossir son capital.

En quittant les bureaux de la division, Buffalo Bill se dirigea vers sa cabane et fut stupéfait du changement.

On avait établi une clôture qui renfermait non seulement la cabane, mais tout un arpent de terre, bordé d'un côté par le ruisseau. Là, près de l'eau, sous l'abri des arbres, on avait élevé un pavillon rustique à l'usage de la future habitante de la petite maison, rendue coquette et commode.

Devant la façade de la cabane, on avait construit une sorte de piazza primitive, qui en rehaussait l'aspect extérieur et lui donnait un air agréable.

À l'intérieur, c'était encore plus attrayant, et Buffalo Bill marchait de surprise en surprise.

Tous les hommes du camp avaient voulu y contribuer en quelque chose, soit pour l'utilité, soit pour l'ornement. On voyait partout des fourrures, des ailes d'oiseau, des nattes, des fauteuils. L'un d'eux avait apporté un hamac qu'il avait tendu sous les arbres.

À cent mètres de là on avait élevé hâtivement une nouvelle cabane pour les trois pards. Buffalo Bill y jeta un coup d'œil et alla trouver Boss Betsy.

— Eh bien ! Bill, n'est-ce pas splendide, et ne sera-t-elle pas confortablement dans ce nid-là ?… Pourvu seulement qu'elle ne fasse pas des airs, car je ne peux pas les souffrir, et je ne les souffrirais pas d'un ange… Drayton, tout gros qu'il était, n'a jamais fait le maître avec moi, et ce n'est pas une femme qui le fera, affirma la veuve d'un ton décidé.

— Ne hérissez pas vos plumes avant de l'avoir vue, Betsy ; car je crois que vous aimerez Miss Rathburn, à moins pourtant que vous ne

décidiez d'avance que vous ne l'aimerez pas, dans ce cas Hart ira à Rocky Ridge chercher une femme, car il y en a plusieurs là-bas, vous savez.

Cette remarque faite d'un air tranquille, ferma la bouche à Betsy, car elle avait une peur mortelle de voir s'établir une concurrente pour le blanchissage et le raccommodage, dont elle avait jusque-là le monopole.

— Ne craignez rien, Bill, dit-elle vivement, je la traiterai comme si c'était mon propre enfant.

Et Buffalo Bill comprit qu'à partir de ce moment Betsy avait cessé d'être Madame J'Ordonne.

Hart Rathburn arriva en temps voulu, bien que ce fût le premier voyage qu'il fît sur le siège d'une diligence.

— Vous êtes aussi bon conducteur que cavalier, lui dit Alf Slade, et ce mot dans sa bouche valait de grands éloges.

Avec l'aide de Buffalo Bill, Rathburn se mit à l'œuvre pour rendre leur nouvelle cabane plus confortable. Ils mirent en même temps la dernière main à la maison de Rita.

Quand se fut fini, elle avait l'air si gentil, si bien aménagé, et si commodément habitable, que tous les hommes du camp demandèrent à la visiter ; et il y eut plus de bras de bonne volonté qu'il n'en était nécessaire pour déblayer le terrain et aider à la propreté et à l'élégance de ses entours.

Par le dernier courrier, Hart Rathburn avait reçu de sa sœur l'avis qu'elle arriverait par la prochaine diligence ; aussi s'attendait-il, comme l'avait dit Buffalo Bill au chef de la division, à la trouver à Rocky Ridge.

Lorsqu'on sut dans le camp que la sœur du Poney Rider, devenu conducteur momentanément, serait bientôt au milieu d'eux, chacun se donna un coup de brosse et se fit beau pour l'occasion.

Buffalo Bill se rendit aussi sur la tombe de Will Hope, le Poney Rider qui avait été la dernière victime des Cavaliers de la Nuit, et il y mit une gerbe de fleurs sauvages, en témoignage de son respect pour une telle fin.

— Le pauvre Hope en aurait fait autant pour moi, dit-il à Hart Rathburn qui, lui aussi, s'était souvenu de son camarade. D'ailleurs, la tombe disparaissait littéralement sous les bouquets de fleurs sauvages, tribut de doigts grossiers, mais de braves cœurs.

Le Capitaine des Poney Riders se présenta à l'heure pour reprendre son service et, ayant reçu les sacs du camarade qui arrivait, il partit

pour une nouvelle tournée.

Le lendemain matin, Hart Rathburn monta sur le siège de sa diligence. Tout le camp était là pour le voir partir et lui souhaiter un heureux voyage, car il devait ramener sa sœur, et chacun s'intéressait à sa venue comme si elle avait été de la famille.

Lorsque Buffalo Bill arriva à Rocky Ridge, il apprit qu'un malheur venait de frapper un autre Poney Rider.

Son cheval était revenu au corral, sans cavalier, avec des marques sur son poil et sur la selle qui montraient qu'il s'était abattu dans la boue.

Buffalo Bill prit tout de suite quelques hommes avec lui, et partit à la recherche du courrier manquant. On trouva le pauvre garçon mort, sur le côté de la piste, avec une balle dans le flanc.

Il avait reçu un coup de feu, mais s'était maintenu en selle jusqu'à ce que son cheval, évidemment surmené sur une route raboteuse et glissante, tombât en roulant sur lui.

Sans blessure, le cheval s'était relevé et avait continué sa course, tandis que le courrier, écrasé dans la chute, était resté gisant sur la piste et avait rendu le dernier soupir en serrant ses sacs de dépêches contre lui.

Ces dépêches n'en étaient pas moins en souffrance. Il n'y avait personne à Rocky Ridge pour remplacer le courrier mort et faire son trajet dans les limites de temps régulières. Buffalo Bill n'hésita pas à doubler son service et à porter les sacs à une distance de quatre-vingt-cinq mille.

Mais sa charpente était de fer et ses muscles d'acier. Il était capable de supporter indéfiniment la fatigue, de passer nuit sur nuit sans sommeil.

Il laissa donc les hommes qui l'accompagnaient, retourner avec le corps de son pauvre camarade et, lui donnant encore un soupir, il se lança au galop sur la piste que le malheureux n'avait pu parcourir jusqu'au bout.

Sa tournée régulière était de cent dix mille, rien que pour l'aller, avec sept relais, sur la portion la plus sauvage, la plus accidentée de la ligne, la plus dangereuse aussi, car c'était dans ce trajet qu'il arrivait le plus de malheurs, et beaucoup aux courriers et aux conducteurs de diligence, du fait soit des outlaws, soit des Indiens.

À cette chevauchée de deux cent vingt mille en y comprenant le retour, il allait donc ajouter quatre-vingt-cinq mille pour aller et autant pour revenir, faisant en tout, sans repos, une course continue de trois cent quatre-vingt-dix mille, avec vingt changements de chevaux.

Comme la moitié de la distance devait être parcourue la nuit et que la route traversait montagne et plaine, cañon et vallée, bois et cours d'eau, dans un pays que le danger hantait, le lecteur peut voir que l'audacieux capitaine des Poney Riders s'était taillé une besogne de géant.

Et ce ne devait pas être tout ce que Buffalo Bill aurait à accomplir dans cette mémorable course.

Il volait vers Wild Waters de toute la vitesse de son cheval, quand il releva les rênes si brusquement que la bête se cabra, tandis qu'il témoignait par un léger sifflement de sa surprise devant la découverte que son œil rapide et sagace venait de faire sur la piste même qu'il suivait.

La découverte de Buffalo Bill.

La découverte faite par Buffalo Bill, c'était les traces de chevaux ferrés, au nombre d'une douzaine, se dirigeant vers une hauteur.

Venant des montagnes, ces traces ne pouvaient être que des traces d'ennemis ; et comme les bêtes étaient ferrées, il fallait en conclure que ces ennemis n'étaient pas des Peaux-Rouges.

C'étaient donc des Cavaliers de la Nuit. Ils allaient dans la direction de la route suivie par la diligence à un mille sur la droite, car juste à cet endroit, le sentier des courriers à cheval s'écartait de l'autre route pour couper à travers pays et gagner ainsi plusieurs milles.

La route des diligences traversait un défilé de la montagne qui conduisait à une vallée. Ce devait être là que les outlaws allaient, pour attendre la voiture et l'arrêter.

Sans doute il était important de porter les dépêches à destination ; mais on avait dit à Buffalo Bill que la diligence attendue à Rocky Ridge portait un riche chargement, les fonds nécessaires au paiement des courriers, des conducteurs et des autres employés de la Compagnie.

Cela faisait une grosse somme. On l'envoyait en avant, et les agents étaient avertis confidentiellement que le payeur de la Compagnie viendrait par la diligence suivante, de sorte que, si sa présence faisait arrêter la voiture, les voleurs désappointés ne trouveraient que lui, sans les fonds.

Buffalo Bill avait été mis au courant de cette situation par l'agent de Rocky Ridge.

Mais il savait aussi qu'il y avait un autre chargement précieux dans cette voiture, – Rita Rathburn, qui avait écrit à son frère qu'elle arriverait ce jour-là.

Buffalo Bill connaissait bien Matt Wright, le conducteur, qu'il considérait comme un ami.

Quand même les dépêches en devraient être un peu retardées, il fallait essayer de sauver l'argent de la Compagnie, Rita Rathburn et Matt Wright.

Mais comment s'y prendre ? C'était là le problème.

Il voulut d'abord examiner la situation.

En conséquence, il laissa la piste battue par les courriers et suivit les traces des chevaux, si fraîches qu'il voyait clairement qu'elles ne remontaient pas à une couple d'heures.

À mesure qu'il approchait de la route des diligences, il prenait plus de précautions.

Il était heureusement abrité par des arbres épais. Arrivé tout près de la route, il mit pied à terre, attacha son cheval, et continua d'avancer à pied.

Il marchait avec une grande prudence, car il savait le danger qu'il courait s'il arrivait tout d'un coup sur les outlaws.

Il n'avait pas fait beaucoup de pas, lorsqu'il aperçut en avant de lui des chevaux en train de paître.

Ils étaient au piquet, sans bride, mais sellés.

Où étaient leurs cavaliers ?

Il y en avait juste douze, parmi lesquels Buffalo Bill distingua une bête de bât.

Les hommes devaient être dans le goulet de la montagne.

Dans tous les cas, la voiture ne devait pas passer avant deux grandes heures. Cody avait donc le temps de reconnaître les lieux.

Il décida de gravir la hauteur, de regarder de là dans le défilé et de s'assurer exactement de l'endroit où les outlaws étaient embusqués. Il retournerait alors à son cheval, reprendrait la piste des courriers, irait attendre la voiture plus loin sur la route, et avertirait Matt Wright. Celui-ci abandonnerait sa diligence, monterait lui et ses voyageurs, sur les chevaux de l'attelage et prendrait la petite piste, laissant au large les outlaws dans leur embuscade et emportant avec lui son trésor.

Mais lorsque Buffalo Bill, après avoir rampé avec précaution jusqu'au bord du précipice, regarda dedans, il fut surpris de n'y pas apercevoir les outlaws.

Il sonda de l'œil les coins et recoins, et ne les trouvant pas, il se mit à chercher une position d'où il pourrait voir toute la route s'allongeant à travers la vallée.

Il finit par découvrir une place d'où son regard dominait cette longue, étroite et jolie perspective.

— Ah ! les voilà !

Il venait de discerner un groupe d'hommes sur la lisière d'un bouquet de pins dans la vallée.

La diligence passait au milieu même de ces arbres.

Les bandits avaient choisi ce lieu de préférence pour y tendre leur embûche, parce que, si la diligence avait une escorte, elle s'attendrait à rencontrer des ennemis au défilé, mais non pas à ce bouquet de pins dans la vallée, à près d'un mille de la chaîne de montagnes.

Ils avaient laissé leurs chevaux de l'autre côté de la chaîne et étaient venus aux pins à pied.

Le Capitaine des Poney Riders se murmura à lui-même :

— Je vais essayer un autre jeu, celui que Hart Rathburn a joué une fois : je vais capturer leurs chevaux, et ensuite avertir Matt du danger… Mais supposons qu'ils aient laissé des gardiens avec leurs chevaux ?… Allons doucement.

Il revint donc sur ses pas le long de la crête, et il parvint, non sans peine, à voir bien distinctement les chevaux des bandits.

En regardant attentivement, il aperçut un homme couché sur une couverture, près des chevaux.

Buffalo Bill réfléchissait avec calme en considérant ce spectacle.

S'il avait eu le moindre doute sur les cavaliers de ces chevaux, il n'en aurait pas conservé du tout en remarquant que chaque bête était d'un noir de jais, ainsi que les selles.

— J'ai jusqu'ici, se disait-il, perdu vingt-cinq minutes, et si la diligence n'est pas en avance elle sera aux pins dans deux heures au plus. La nuit vient, et je crois que le mieux pour moi serait de retourner vivement à Wild Waters, après avoir capturé ces chevaux là-bas et leur gardien, et de prendre en renfort Scott Kane et son adjoint, car il ne sera pas si facile de chasser une douzaine d'outlaws d'un trésor qu'ils croient déjà tenir… En courant fort je peux atteindre Wild Waters en une demi-heure, et en une autre heure nous pouvons être derrière la voiture et faire croire aux outlaws que nous sommes une escorte de cavalerie… Allons-y !

Sur ce mot Buffalo Bill descendit rapidement la hauteur, et arriva dans la vallée où il savait qu'il courait le risque d'être découvert.

Il y avait peut-être deux gardiens pour les chevaux, et s'il n'y en avait qu'un, celui-là pouvait quitter sa couverture et l'apercevoir.

Les chevaux pouvaient hennir à son approche, s'effarer et éveiller le garde.

Les Poney Riders voyageaient aussi légèrement équipés que possible, de sorte que Buffalo Bill n'avait pour arme qu'un revolver. Au contraire, le garde ou les gardes, suivant le cas, avaient sûrement chacun leur carabine.

C'était un grand désavantage pour le Pony Rider. Une fois éveillé,

n'importe comment, le garde pourrait ouvrir le feu sur Buffalo Bill avant que celui-ci fût à portée de revolver.

— Il faudra que j'use de stratégie s'il me découvre, se dit le courrier, aussi fin que brave, en s'avançant hardiment vers le terrain boisé où l'on apercevait le garde étendu.

Les précautions étaient inutiles à ce moment, il fallait seulement éviter de faire du bruit, pour ne pas éveiller l'homme. Buffalo Bill marchait donc droit et d'un pas ferme, la main prête à saisir son revolver.

Il avait caché ses sacs de dépêches près du lieu où était son cheval.

Il arrivait de plus en plus près de l'homme caché sous la couverture ; il le voyait maintenant vêtu de noir. Un drapeau noir à grands bords était jeté près de lui, et son visage était masqué.

Quand il fut à une centaine de pieds de lui, Buffalo Bill fit une pose et regarda partout aux alentours s'il y avait un autre garde.

Ce lui fut un soulagement de n'en voir aucun.

Il reprit sa marche en avant, mais comme il arrive souvent, un des chevaux l'aperçut, poussa un bref renâclement de surprise, et se mit à trotter au bout de sa longe autour de son piquet.

Cela fit relever la tête aux autres, qui prirent l'alarme et hennirent.

À ce bruit, l'homme de garde sortit de son sommeil et bondit sur ses pieds.

Il se frottait les yeux en regardant hâtivement autour de lui.

La portée était un peu longue pour un revolver ; mais Buffalo Bill ne voulait pas tirer avant que le garde ne fît mine de l'attaquer ; il aimait mieux user de stratégie, comme il disait, pour s'approcher davantage.

Soudain, le garde découvrit Buffalo Bill, jeta un cri d'alarme et courut à grandes enjambées vers un arbre à quelques mètres de là, au tronc duquel on distinguait une carabine appuyée.

Il ne fallait pas qu'il atteignît cette carabine ; s'il le faisait les conditions du combat devenaient trop inégales.

Aussi Buffalo Bill se hâta-t-il de tirer sur l'homme en pleine course.

La balle lui frappa la jambe et l'abattit ; il se releva immédiatement et fit une tentative pour s'élancer et saisir la carabine, mais son pied ne le lui permit pas. Alors tirant son revolver de sa ceinture, il se tourna contre le Poney Rider.

— Haut les mains, noir fantôme, ou je fais feu ! cria Buffalo Bill.

La réponse fut une balle qui effleura la tête de Buffalo Bill.

La réplique arriva, instantanée. Cody avait visé juste, car le Cavalier de la Nuit roula sur le sol.

Bien que Buffalo Bill eût vu l'homme tomber et qu'il fût parfaitement sûr de son tir, il ne s'approcha qu'avec précaution.

Il avait vu des hommes qu'on croyait morts se révéler dangereux subitement.

Il aurait voulu, non pas tuer ce bandit, mais le blesser et le faire prisonnier.

Mais l'homme noir s'était montré si déterminé à se défendre que, pour sa propre sécurité, il l'avait visé en plein corps.

Cependant il espérait qu'il n'était pas mort du coup, et qu'il pourrait obtenir de lui une confession, chose grandement désirable.

Jusqu'alors la plupart des Cavaliers de la Nuit tombés dans leur lutte contre les honnêtes gens, avaient été tués raide. Les exceptions n'avaient servi qu'à prouver combien la bande était supérieurement organisée et disciplinée.

L'un d'eux, sérieusement blessé, voyant les ennemis s'approcher de lui, tourna contre lui-même sa dernière balle, se dérobant ainsi à tout interrogatoire.

Un autre mourut les lèvres scellées, se refusant à donner aucun renseignement sur ses camarades.

Un troisième, capturé vivant, s'était laissé pendre plutôt que de sauver sa vie en trahissant sa bande.

Buffalo Bill, quoique sachant tout cela, espérait cependant que l'un ferait ce que d'autres avaient refusé de faire, et il aurait voulu, répétons-le, s'abstenir, s'il l'avait pu, de tuer ce gardien.

Arrivé près de lui, il le retourna sur le dos et lui enleva son masque noir.

— Eh bien ! camarade, je suis fâché d'avoir dû tirer pour de bon, dit Buffalo Bill avec une singulière sympathie dans l'accent.

L'homme était conscient, car il regarda Cody droit dans les yeux et dit :

— Moi, je voulais vous tuer.

— Qui êtes-vous ?

— Un Cavalier de la Nuit.

— Où sont vos camarades ?

— Je ne veux pas le dire.

— Voulez-vous mourir sans faire de confession pour enlever le

crime de votre conscience ?

— Oui.

— Vous êtes mourant.

— Je le sais.

— Je voudrais pouvoir vous secourir.

— Vous ne pouvez pas.

Buffalo Bill ne savait trop que faire.

Il ne voulait pas laisser arrêter la diligence et, d'un autre côté, il lui répugnait d'abandonner l'outlaw mourant.

Mais son hésitation ne fut pas de longue durée. Son devoir envers la Compagnie à laquelle il avait engagé ses services ne pouvait être mis en balance avec son devoir envers cet ennemi mourant. C'eût été de la charité à rebours.

La nuit venait ; les outlaws cachés dans les pins pouvaient avoir entendu les coups de feu, quoique la chose lui parût peu probable.

— Camarade, reprit-il, je vais vous mettre aussi commodément que je le puis, et vous laisser, car il faut que je continue mon chemin. Je vous enverrai du secours bientôt. Je regrette de m'en aller, mais il le faut.

Buffalo Bill espérait encore que l'autre essaierait de le retenir et se confesserait un peu ; mais au lieu de cela, il se contenta de dire :

— Allez ! Ne vous occupez pas de moi. Je me suis attiré ce qui m'arrive.

Buffalo Bill lui tendit la main.

Le bandit voulut lever la sienne, mais il n'en eut pas la force.

Le Poney Rider se baissa et la saisit. Après cette étreinte, il arrangea le moribond du mieux qu'il put et mit à côté de lui un revolver, pour écarter un coyote à l'occasion.

Puis il lui serra encore la main et se détourna en silence.

Il prit la carabine de l'outlaw, appuyée au tronc d'arbre, attacha les chevaux deux à deux à la queue les uns des autres, enfourcha un des deux premiers et reprit le chemin par où il était venu.

Parvenu au lieu où il avait laissé son propre cheval, il le reprit, ainsi que les dépêches, et entraîna la double file de chevaux en une course rapide jusqu'au sentier des courriers de la poste.

Là, il attacha les animaux sous les arbres et partit à une allure effrayante pour Wild Waters.

Une étrange cavalcade.

Il commençait à faire sombre ; mais le cheval connaissait la piste, et il eut bientôt franchi la distance jusqu'à la station de Wild Waters, où Scott Kane venait de s'installer comme maître de relais.

Au bruit de ce galop effréné, celui-ci sortit en hâte, sa carabine en main, très surpris de l'apparition subite de son pard Buffalo Bill. Sur ses talons s'empressait son aide, Ned Roberts.

— Quoi donc, Bill ! vous êtes de retour ?

— Oui, et il n'y a pas un moment à perdre. Armez-vous tous les deux, vous et Ned Roberts ! Vous, Scott, prenez votre clairon ; choisissez des chevaux dans le corral et venez avec moi, car nous pouvons sauver la diligence de Matt Wright d'une embuscade… Ne perdez pas une minute. Nous avons juste le temps, Matt transporte de l'argent, et vous savez que la sœur de Hart Rathburn vient par la diligence.

Les deux hommes ne perdirent pas une minute à prendre leurs armes, et, pendant qu'ils rassemblaient tous les chevaux de la station, Buffalo Bill sella ceux qu'ils devaient monter.

Six minutes après l'arrivée de Buffalo Bill, montre en main, les trois hommes couraient au secours de la diligence, et les sabots des chevaux qu'ils emmenaient martelaient bruyamment le sol rocailleux.

Buffalo Bill sentait qu'il fallait agir vite ; si la diligence était arrêtée, Matt Wright pouvait être tué avec les voyageurs, – s'il y en avait d'autres que Rita Rathburn, – le trésor pris et tout le monde volé.

Les outlaws travaillaient vite et bien, quand ils y étaient. Leurs criminels exploits s'accomplissaient d'ordinaire en un clin d'œil. Les circonstances étaient critiques. On ne pouvait donc trop se presser.

Ils trouvèrent les chevaux des outlaws là où Buffalo Bill les avait laissés, et ils les ajoutèrent à ceux de la station, formant avec les trois cavaliers une longue et nombreuse cavalcade.

Ils suivirent le sentier des courriers pendant plusieurs mille et, après une heure d'une course fatigante sur un terrain difficile, ils arrivèrent à l'endroit où le sentier se confondait avec la route de la diligence.

Là, on fit une courte halte. Buffalo Bill et Scott Kane mirent pied à terre et, à la lueur d'une allumette, examinèrent attentivement le sol.

Ils ne tardèrent pas à trouver ce qu'ils cherchaient, des traces fraîches de roues et de pieds de chevaux.

La voiture était passée. Depuis combien de temps ? Ils en étaient réduits aux conjectures.

En tout cas, il était urgent d'agir.

Elle devait maintenant approcher de l'embuscade près des pins.

— Allons, camarades, je n'ai pas encore pu vous dire exactement pourquoi j'ai été vous chercher et ce que je désire, dit Buffalo Bill. Mettez les chevaux en ordre, et je vous expliquerai mon plan en marchant tout à l'heure.

— Très bien, camarade Bill ; nous sommes avec vous, quoi qu'il y ait à faire, dit Scott Kane.

— Oui ; parlez et nous obéissons ! ajouta Ned Roberts, l'adjoint de Scott Kane, un bon garçon dans toute la force du terme.

Les chevaux, cette fois, furent attachés avec des lassos, quatre de front, ce que permettait la largeur de la piste des diligences : puis les trois hommes les lancèrent en un galop d'ensemble.

Ces trente animaux sans cavaliers faisaient l'effet d'une compagnie de cavalerie marchant par quatre.

En galopant, Buffalo Bill raconta l'affaire aux deux autres.

— Camarades, j'ai rencontré une piste croisant le sentier des Poney Riders près de Rocky Ridge, et j'ai examiné. J'ai appris de cette manière qu'il y a juste onze Cavaliers de la Nuit embusqués dans Park Valley, vers le milieu du bouquet de pins. Ils avaient laissé leurs chevaux de l'autre côté du défilé de Rocky Ridge, avec un gardien, de sorte que je m'en suis emparé, et cela explique que j'ai ces bêtes-là.

— Et le gardien, Bill ? demanda Kane.

— Nous avons échangé une couple de balles, et je l'ai laissé blessé, dans un piètre état. Il faudra le voir en revenant, Scott ; car moi, je reprends ma tournée dès que j'aurai déjoué leur jeu.

— Onze, vous dites ? fit Ned Roberts.

— Oui, et nous sommes trois. Mais nous leur ferons croire que nous sommes cinquante, avec les chevaux que nous avons. C'est pourquoi j'ai demandé à Scott d'apporter son clairon : il nous fera une ou deux sonneries, et nous disperserons les bandits comme un grand coup de vent ; qu'ils aient déjà arrêté la voiture ou non. Un peu avant le bouquet de pins, nous chargerons au son du clairon, et la première

ligne de notre troupe de cavalerie pourra ouvrir le feu. Mais il faut avoir soin de ne pas tirer du côté de la voiture.

Tout ce que nous voulons, c'est balayer et disperser les Cavaliers de la Nuit, de manière que Matt puisse continuer sa route ; vous l'accompagnerez avec votre cavalerie.

Quant aux outlaws, qui seront à pied, puisque nous avons leurs chevaux, ils s'échapperont comme ils pourront. Mais quand vous serez sortis du défilé, cherchez l'homme que j'ai blessé et portez-le dans la voiture jusqu'à la station : je pense d'ailleurs que vous n'aurez à transporter qu'un cadavre, car il déclinait vite quand je l'ai laissé. Maintenant à la rescousse !

Et Buffalo Bill pressa l'allure de son cheval.

Qu'était, pendant ce temps-là, devenue la diligence conduite par Matt Wright ?

Tout le long de la route, avec Rita Rathburn à côté de lui sur le siège, il n'avait pas un seul moment oublié les dangers auxquels ils étaient exposés.

Il souhaitait et espérait de tout son cœur arriver au bout de son voyage sans être arrêté, car il comprenait de quelle émotion la rencontre de bandits frapperait sa belle voyageuse.

Il l'espérait d'autant plus qu'il était au courant du stratagème imaginé pour tromper les voleurs toujours à l'affût d'un bon coup à faire, – stratagème qui consistait, comme nous l'avons dit, à envoyer secrètement l'argent de la Compagnie vingt-quatre heures avant le payeur.

Cependant il avait ses doutes, et c'était surtout le défilé de Rocky Ridge qu'il craignait.

S'il le traversait sans anicroche, il comptait n'avoir rien à redouter dans le reste du trajet.

Ce fut donc une surprise pour lui lorsqu'il entendit crier : Halte ! dans les pins de la vallée, un mille avant le défilé.

Il n'eut pas un moment, quelque audacieux qu'il fût, l'idée de lancer son attelage et de tenter de passer quand même, comme il l'avait fait plusieurs fois ; il aurait eu peur de provoquer une volée de mousqueterie qui aurait pu blesser ou tuer la jeune femme assise auprès de lui sur le siège.

Aussitôt l'ordre jeté, loin d'avoir l'air de ne pas comprendre ce qu'on voulait de lui, il se hâta de mettre le pied sur le frein et de tirer vigoureusement les guides, de sorte que l'attelage s'arrêta immédiatement.

En même temps il murmurait à sa voisine :

— Chut ! pas un mot ! ne leur faites pas savoir que vous êtes une femme, autrement ils vous prendraient pour toucher une rançon.

On apercevait dans les ténèbres des formes vagues. C'étaient les bandits.

La haute taille du chef se dessinait près de la voiture, du côté du conducteur.

— Bonsoir, Mr. Wright ! dit-il plaisamment en levant vers le conducteur son visage dont le masque noir se détachait sur le fond noir foncé de la nuit.

— Je n'appelle pas bon soir le soir où je suis arrêté par un tas d'individus qui devraient être pendus, répondit hardiment Matt.

— Ne vous fâchez pas, ça ne vous fera aucun bien ; et vous savez qu'il nous faut vivre.

— En volant le bien des autres. Mais vous n'aurez rien pour votre peine cette fois-ci, je vous en préviens.

— Je demande la permission de différer d'avec vous, répliqua le chef des outlaws.

— Oui, nous différerons, car si nous ne différions pas, je serais un coupe-jarret et un voleur, moi aussi.

— Ne vous fâchez donc pas, Matt, mais dites-moi plutôt quel chargement et quels voyageurs vous transportez, reprit le chef sans avoir l'air de s'émouvoir aucunement des paroles insultantes du conducteur.

— J'ai un voyageur et pas de bagage qui vaille la peine d'en parler. Vous n'aurez point de profit ce soir, car le payeur, que vous espériez trouver, ne vient pas à ce voyage.

— Vous mentez en disant la vérité, Matt. En effet, le payeur n'est pas là ; mais je me crois savoir que l'argent y est, et je suppose que c'est cette dame, que vous avez comme voyageuse à destination de quelqu'un des forts, qui s'est chargée de le transporter pour lui.

— Vous vous égarez, cette fois.

— Voir c'est croire, ami Matt ; nous verrons. Je pensais que vous auriez une escorte, c'est pourquoi j'ai décidé de vous arrêter ici et non dans le défilé, car si vous aviez eu une escorte, nous vous aurions laissé passer et personne ne se serait aperçu de notre présence. Nos chevaux sont cachés de l'autre côté du défilé, par conséquent vous nous conduirez jusque-là dans votre voiture. Mais voyons. Il me faut ce trésor que vous portez, et comme cette dame est sans doute une femme d'officier, elle doit avoir des bagages de valeur, des bijoux et autres

choses valant la peine d'être prises, sans compter qu'on paierait pour elle une bonne rançon, de sorte que je la retiendrai prisonnière et fixerai la somme qui paiera sa délivrance. Vous le voyez, c'est un bon soir pour moi, Mr. Wright, quoique vous ne paraissiez pas l'apprécier beaucoup.

Le chef des bandits avait un ton poliment sarcastique, mais chacune de ses paroles tombait lourdement sur le cœur de Matt Wright et de Rita Rathburn.

— Écoutez, Capitaine Kit, car c'est comme ça qu'on vous appelle puisque vous n'osez pas faire savoir votre vrai nom, – je vous le demande comme à un homme, s'il reste encore quelque chose de l'homme en vous, – est-ce que vous avez vraiment l'intention de faire cette dame prisonnière, juste pour le peu d'or que vous en tirerez ? demanda Matt Wright avec indignation.

— C'est pour l'or que je suis en campagne, Matt Wright, pour avoir de l'or par tous les moyens, honnêtes ou non ; et si l'on peut en tirer d'une femme, je veux l'avoir aussi… Oui, elle sera ma prisonnière jusqu'à ce qu'elle puisse acheter sa liberté, et voilà tout.

Telle fut la réponse du chef de ces écumeurs de grand chemin.

— Eh bien ! j'ai entendu dire bien des choses dures sur votre compte, mais qu'on me blâme, si vous n'êtes pas plus vil qu'aucun homme que je connaisse.

— Allons, assez causé, ou je fais taire votre langue pour toujours… Vous avez un trésor à votre bord, je le sais, et votre voyageuse vaut plus encore ; et je veux, et j'aurai, tout ce que je peux prendre. Passez-moi ce coffre d'argent, Matt Wright, et vous, miss, descendez et venez avec moi.

— Oh ! monsieur, n'accepterez-vous pas ma parole pour ma rançon ?

— Non, possession vaut titre, et vous resterez mon otage jusqu'à ce que l'argent me soit compté… Allons Wright, ne différez pas une minute de plus, ou je vous tue. Sortons ce trésor ! je sais que vous l'avez.

Il n'y avait qu'à obéir, et c'est ce que le brave Matt Wright comprenait parfaitement.

La voyageuse serait retenue, la voiture dévalisée, rien ne pouvait l'empêcher, et tout délai causerait la mort du conducteur.

Mais au moment où le cercle des outlaws se resserrait autour de la diligence, un bruit parvint aux oreilles de Matt Wright qui le fit tressaillir.

Du haut de son siège, il percevait les sons lointains mieux qu'à terre ; c'était le battement de nombreux sabots de chevaux, accourant à une allure extravagante.

Il fit de son mieux pour empêcher les outlaws d'entendre ce bruit béni, jusqu'à ce que les sauveurs fussent plus près ; il était sûr que c'était un détachement de cavalerie.

Il se mit donc à parler très haut, interpellant ses chevaux comme s'ils étaient rétifs, tout en chuchotant à Rita Rathburn :

— Criez comme le diable, miss, car le secours est proche et je n'ai pas besoin que ceux-ci l'entendent venir.

Rita Rathburn n'avait pour son compte rien entendu, mais elle obéit ; elle eut un accès de larmes et de sanglots, capable de toucher un cœur de pierre.

— Dites-moi, camarade, capitaine des outlaws, je suppose que je dois souscrire à votre demande… ho ! là ! vilaines bêtes… puisque je ne puis pas m'en empêcher, et je peux vous dire que vous avez fait un riche coup de filet. Et… Ho ! là ! là ! quelle mouche vous pique, sacrées rosses ? Ho ! donc… Oh ! gloire !…

Il jeta ces deux derniers mots dans un long cri de joie, car venaient d'éclater soudain, sur la route, les notes sonores du clairon.

Surprise terrible pour les outlaws ! Tous entendaient maintenant la galopade des chevaux se ruant sur eux, et les accents du clairon s'élevaient de plus en plus farouches.

— Par quatre ! Chargez ! cria une voix de commandement, et les outlaws épouvantés n'attendirent pas leur reste.

Ils étaient à pied, à un mille de l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux ; ils allaient avoir sur le dos une nombreuse troupe de cavalerie. La résistance était folie ; la seule chance de se sauver était de fuir et de se cacher dans les pins.

Dans sa folle rage, le chef tira deux fois en haut.

Voulait-il tuer Matt Wright, et le second coup était-il destiné à la femme ? Nous ne le savons pas, mais quel que fût son motif, il s'en fallut de peu qu'il ne les tuât l'un et l'autre, car une balle traversa le chapeau de Rita Rathburn, et l'autre effleura la tête de Matt Wright, à laquelle elle ne fit qu'une légère éraflure.

Le conducteur allongeait son revolver pour riposter, mais il se retint, craignant de s'attirer des outlaws une volée de coups de fusil dont Rita pourrait être victime.

Est-il nécessaire de dire qu'il ne pensait pas à lui ?

Un instant après tous les outlaws avaient disparu dans les ombres

des pins, à droite de la route, car de ce côté ils pouvaient traverser la vallée sous le couvert des arbres, atteindre les collines, et de là arriver au lieu où ils avaient laissé leurs chevaux qu'ils ne s'attendaient guère à ne plus y trouver.

Cependant les libérateurs arrivaient avec un bruit de tonnerre. On ne s'imagine pas la stupéfaction de Matt Wright, qui, au lieu d'un détachement de cavalerie, ne voyait qu'un nombre de chevaux sans cavaliers et, en tout, trois hommes !

La cavalcade s'arrêta près de la voiture. Dans l'obscurité Matt Wright pouvait voir, mais non pas reconnaître, les trois sauveurs, lorsque l'un d'eux dit rapidement :

— Roulez, Matt ! Ils n'ont pas de chevaux pour vous poursuivre. Kane vous expliquera. Il faut que je m'en aille. Bonne nuit !

L'homme fit tourner son cheval et se lança au grand galop dans les ténèbres.

C'était le Capitaine des Poney Riders, Buffalo Bill.

Histoire de Rita.

— Nous sommes sauvés, miss ! dit le conducteur, exultant de joie, tout en poussant son attelage.

— Oui, et dans des conditions tout à fait extraordinaires, à ce qu'il semble, répliqua Rita Rathburn.

— C'est comme ça que Buffalo Bill fait les choses, miss.

— L'homme qui s'est éloigné si vite, c'était l'ami de mon frère, Buffalo Bill ?

— Oui, miss.

— Il n'a pas dit grand'chose, et il ne nous a même pas donné la possibilité de le remercier.

— C'est sa manière, miss.

— Il est modeste, comme tous les braves.

— Modeste comme une fillette de l'école, miss.

— Mais pourquoi nous a-t-il quittés ?

— Voyez-vous, il est en tournée de courrier, et il était en retard. Plus que probable il a trouvé que les Cavaliers de la Nuit étaient en expédition, et il est retourné pour prendre Scott, et il leur a joué le tour, en même temps qu'il me faisait une farce à moi aussi, car je croyais bien que c'était une troupe de cavalerie.

— Il y avait un clairon, et qui sonne bien.

— C'est Kane qui joue du cornet à piston, en bon musicien même. Nous saurons comment tout s'est passé quand nous serons à la station dont Kane a la garde maintenant.

Et Matt, soutenant l'allure de ses chevaux, descendait la vallée tout en causant avec une joyeuse abondance.

— Kane est un des pards de votre frère, miss, car lui, Buffalo Bill et le pard Rathburn habitent ensemble, comme je vous ai dit. Bill continue à faire son service de courrier, mais Kane est maintenant maître de relais à Wild Waters, où nous arrivons, et votre frère prend la diligence où je la laisse, à Rocky Ridge.

— Je serai contente de me rencontrer avec les amis de mon frère et de les remercier pour le grand service qu'ils m'ont rendu ce soir.

— Je ne sais pas au juste pourquoi Buffalo Bill fait cette tournée cette nuit, car il fait ordinairement le trajet de Wild Waters à Julesburg ; mais il se pourrait bien que le courrier de l'autre ligne ait été tué.

— Pauvres garçons ! Ils sont en constants dangers de mort, comme vous, Mr. Wright.

— Oui, mais ne m'appelez pas mister ; ça ne va pas ici. Je suis tout uniment Matt Wright et je ne réclame pas de titre.

— Très bien. Nous sommes assez bons amis, je pense, pour que je vous appelle Matt.

— C'est ça, Matt ; ça va bien, miss… Oui, Scott, qu'est-ce qu'il y a ? s'écria-t-il, répondant à un appel de Kane.

— Arrêtez après le défilé, car j'ai un blessé ou un mort, à vous donner à transporter.

— Entendu. Je le chargerai vivant ou mort, s'il est votre ami, camarade Kane.

La voiture traversa le défilé sans encombre, et quand elle en eut débouché, Matt fit halte parmi les arbres épars.

Les étoiles brillaient au ciel d'où les nuages avaient disparu, de sorte que la nuit n'était pas très noire.

Scott Kane et Ned Roberts se hâtèrent d'attacher solidement le troupeau de chevaux, et, sans descendre des leurs, se mirent à la recherche de l'outlaw blessé.

Grâce aux indications de Buffalo Bill, Kane ne Larda pas à trouver l'endroit ; il vit le corps gisant sous l'arbre où Cody l'avait laissé.

— Venez, Ned. Il est ici, cria-t-il à Ned Roberts, qui était à cent mètres.

— Eh bien ! camarade, ça va-t-il comme vous voulez, hein ? demanda Kane en approchant.

Il ne reçut point de réponse. Il mit pied à terre et alla jusqu'au corps étendu et immobile. Il se pencha au-dessus de lui.

— Mort ! murmura-t-il en lui mettant sa main sur le front qu'avait envahi le froid glacé de la mort.

— Oh ! Matt, avancez jusqu'ici, s'il vous plaît !

Matt fit ce qu'on lui demandait.

Kane avait enveloppé le corps dans la couverture ; il dit :

— Camarade Matt, il est mort. Je vous demande de transporter le corps jusqu'à la station, et je l'enterrerai.

— Certainement… Qui est-ce ?

— Un Cavalier de la Nuit.

— Bon, ça va bien ! Qui l'a tué ?

— Buffalo Bill. Il l'avait laissé ici blessé, quand il est venu nous chercher pour délivrer la diligence, des bandits qui vous avaient arrêtés. Mais je vous expliquerai tout cela à la station. Il faut nous dépêcher de partir d'ici, car les autres vont venir chercher leurs chevaux.

Le cadavre enveloppé dans la couverture fut mis dans la diligence, et Matt repartit à une vive allure, suivi des deux hommes conduisant leur troupe d'animaux.

On atteignit Wild Waters sans autre incident.

Laissant Ned Roberts s'occuper du changement des chevaux, Scott Kane avait commencé à expliquer à Matt la façon dont ils étaient venus à son secours, lorsque celui-ci l'interrompit :

— Attendez, il faut raconter ça aussi à ma voyageuse, car j'ai amené la plus gentille demoiselle que vous ayez jamais vue, et c'est la sœur de Hart Rathburn. Venez jusqu'à la voiture et je vous présenterai.

— Je suis vraiment bien content que vous ayez eu l'occasion de donner vos services à la sœur de Hart. Nous savions qu'elle devait venir par votre voiture, Matt, et nous étions, Buffalo Bill et nous tous, d'autant plus inquiets et désireux de vous porter secours.

— Et vous l'avez fait, dit Matt.

Arrivés près de la voiture, le bon conducteur reprit :

— Miss, voici un des pards de votre frère, Scott Kane, dont je vous ai parlé, et il est fier de se rencontrer avec vous, comme je le suis de vous le présenter.

— Vraiment, Miss Rathburn, je suis bien aise de vous rencontrer. Votre frère vous conduira à partir de Rocky Ridge.

D'un mouvement plein de souplesse et de vigueur, Rita sauta à bas du siège, et, saisissant la main de Kane, elle lui dit avec chaleur :

— Vous m'avez noblement rendu service, Mr. Kane, et du fond du cœur je vous remercie, vous et votre brave ami, que je désire aussi connaître.

— Ned Roberts sera ici tout à l'heure, miss, mais nous n'étions que des instruments : c'est Buffalo Bill qui mérite tout l'honneur.

— Je ne doute pas qu'il ne mérite aussi mes remerciements, et je lui

témoignerai ma gratitude quand je le verrai.

— Il mérite tout, Miss Rathburn. Sans compter qu'il double son service de courrier de gaieté de cœur. Il fait cette tournée maintenant, Matt, parce que le courrier a été tué, et qu'il n'a pas voulu que le service en souffre. Il est donc parti d'ici une première fois. Une heure après son départ, il revenait, me faisait sortir les chevaux, et nous courions à toute vitesse pour longer la vallée et entrer sur la route derrière vous. Bill avait, semble-t-il, découvert la piste des outlaws, l'avait suivie, avait trouvé leurs chevaux gardés par l'un d'eux qu'il avait blessé et laissé sur place, et ayant vu où la bande était embusquée, il était revenu nous prendre pour l'aider.

Nous avions, outre nos chevaux, ceux des bandits, car Buffalo Bill les avait capturés. Alors nous avons imité un détachement de cavalerie, avec mon clairon, que Bill m'avait dit de prendre, et les ennemis se sont dispersés devant nous.

Dès que les outlaws furent en fuite, Buffalo Bill a repris sa tournée, et c'est une dure chevauchée qu'il va faire là, assez pour tuer un autre homme que lui.

— Il s'en tirera bien, n'ayez peur, et il arrivera à temps ; je parie la forte somme ! s'écria Matt Wright avec enthousiasme.

— Je ne parierai jamais contre Buffalo Bill, Matt. Mais voici Ned Roberts qui vient, et Miss Rathburn désire le connaître. Ned Roberts fut présenté dans les règles, et Rita Rathburn gagna son cœur en lui serrant la main et le remerciant chaleureusement.

Cependant on avait, sous sa direction, fait sortir du corral les six chevaux frais qu'on avait eu le soin d'y laisser pour assurer le relais, en y faisant entrer à la place les six chevaux qui venaient de fournir une course si mouvementée. La diligence avec son nouvel attelage était prête à partir, et comme on en avait enlevé le cadavre de l'outlaw, Scott Kane suggéra que Rita Rathburn ferait mieux de monter dans l'intérieur et de dormir si elle pouvait.

— Non vraiment, s'écria-t-elle. Je n'abandonnerai pas mon bon camarade Matt. Je veux être sur le siège, comme auparavant.

Et jetant un bonsoir à tous, elle se hissa à ce poste élevé avec la même agilité qu'elle en était descendue.

Matt fut ravi de cette décision ! et la diligence partit à grande allure pour atteindre Rocky Ridge rapidement et rattraper le temps que lui avaient fait perdre les Cavaliers de la Nuit.

Il était minuit lorsque la voiture s'arrêta à la taverne de l'Overland, à Rocky Ridge. Debout dans la lumière de la porte ouverte s'apercevait la haute taille de Hart Rathburn.

— C'est mon frère ! s'écria Rita. Je ne l'ai encore jamais vu dans ce costume, mais je suis sûre que c'est lui.

— Oui, Miss, c'est votre frère, et il vous cherche de tous ses yeux.

Hart Rathburn était auprès de la voiture lorsqu'elle s'arrêta, et le moment d'après il avait souhaité la bienvenue à sa sœur.

— Hart !

— Rita !

Ce fut tout ce qu'ils se dirent, mais le cœur de l'un et de l'autre était plein, et Matt Wright se sentit quelque chose dans la gorge et essuya rudement sur ses yeux des larmes qu'il ne pouvait pas refouler.

Comme Rita se retournait, elle vit ces larmes, qui scintillaient à la lumière, et elle dit :

— Vous m'avez amenée saine et sauve jusqu'au bout, brave ami, et vous savez combien j'en suis touchée.

Matt ne put répondre, mais il étreignit silencieusement la petite main de Rita dans sa large paume.

— Oui, Matt, vieux camarade, vous m'avez amené ma sœur, et moi aussi j'ai à vous remercier. Mais avez-vous eu de l'ennui ?

— Eh ! j'ose dire que nous en avons eu un peu, et si ce n'avait été Buffalo Bill – que Dieu bénisse ! – nous ne serions pas ici, du moins votre sœur n'y serait pas, non plus que certaine chose que je transporte, et que vous avez maintenant à porter jusqu'au bout. Ainsi donc, attendez-vous à des ennuis vous-même ; car, vous le savez, les Cavaliers de la Nuit, quand ils sont bien sûrs qu'il y a de l'or à prendre, font deux ou trois tentatives pour s'en emparer, en divisant leurs forces qu'ils postent tout le long du chemin.

— C'est juste, Matt, et je vous remercie de votre avis. Vous avez le coffre du payeur, ici dedans ?

— Oui, et votre sœur. Ainsi attendez-vous à du grabuge, répéta à voix basse Matt Wright.

Hart Rathburn avait légèrement changé de couleur à cet avertissement, sur lequel Matt insistait.

Il se rappelait bien des exemples d'attaques renouvelées trois et quatre fois sur un même parcours, qui justifiaient les prévisions du vieux conducteur et devaient le rendre prudent.

D'après ce que Matt Wright lui avait raconté de son aventure, il était certain que les outlaws savaient que le coffre-fort du payeur de la Compagnie était dans la diligence, et suivant leur tactique habituelle, ils avaient dû partager leur bande en deux ou trois partis échelonnés

sur le trajet de la voiture : si l'adresse et la bravoure du conducteur réussissaient à déjouer une première tentative, il y avait bien des chances pour qu'il fût moins heureux contre une seconde, et même une troisième attaque.

Hart Rathburn se sentait donc moralement sûr d'avoir maille à partir avec les outlaws.

Ce n'était pas pour lui qu'il craignait ; mais il avait sa sœur avec lui. Il en causa avec Matt, et le résultat de cette conversation fut qu'il laisserait Rita à Rocky Ridge jusqu'à son prochain voyage.

Mais Rita Rathburn ne voulut pas entendre parler de cela.

— Je ne veux pas esquiver un danger que vous avez à affronter, Hart, déclara-t-elle, et vous devriez me connaître assez pour ne pas me demander pareille chose. Je ferai ce voyage avec vous et j'en accepte les conséquences, ajouta-t-elle avec une noble hardiesse.

Hart connaissait sa soeur et n'insista pas.

On soupa à Rocky Ridge, on mit des chevaux frais à la voiture, et Rita monta sur le siège à côté de son frère.

Matt Wright leur dit au revoir d'un ton de tristesse, et vit la diligence s'éloigner avec de sombres pressentiments.

— Je ne pense pas qu'ils l'arrêtent avant le jour, mais… Si seulement je pouvais faire quelque chose pour sortir Hart et sa sœur des difficultés… Malheureusement, je ne vois pas bien quoi.

Là-dessus il soupira et regagna sa chambre.

Hart Rathburn était réellement inquiet, mais il n'en voulait rien laisser paraître à sa sœur, et dès qu'ils furent en pleine campagne, il lui dit gaiement :

— Eh bien, sœur, je suis plus qu'heureux de vous voir ici, quoique ce ne soit pas le meilleur lieu que j'aie pour vous souhaiter la bienvenue.

— Ah ! Hart, je serai heureuse d'être avec vous, car je n'ai plus que vous qui m'intéresse maintenant, et vous n'ignorez pas que je sais vivre à la dure.

— Oui, je n'ai jamais vu personne qui sache mieux que vous s'accommoder aux circonstances. Mais vous aurez une cabane agréable ; les gars de Julesburg vous souhaiteront une bienvenue cordiale, et la seule femme du camp, Betsy J'Ordonne, comme elle aime qu'on l'appelle, s'occupera de votre ménage et de votre bien-être. Moi, je resterai quatre jours de la semaine à Julesburg.

— Alors je n'aurai pas à me plaindre, car j'apporte ma guitare, mon violon et ma musique, un tas de livres et quantité d'engins et de

munitions de pêche, sans parler de mon panier à ouvrage, plein d'aiguilles, de fil et de coton à repriser. Je pourrai ainsi me tenir occupée, et il faudra que je sois une mère pour le camp.

— Une jolie mère vous ferez, sœurette.

— Merci pour le compliment !

— Oh ! je ne le prenais pas dans ce sens-là, bien que vous soyez jolie – oui, et même belle plus que jamais ; – mais vous n'êtes qu'une enfant par les années…

— J'ai vingt-quatre ans.

— Oui, et dans ce peu d'années vous avez eu beaucoup de chagrins et d'ennuis. Mais dites-moi, Rita, la raison exacte pour laquelle vous venez dans l'Ouest. Vous me l'avez écrite sans doute, mais succinctement, et j'aimerais à avoir des détails.

— Pour vous mettre au courant de tout, je remonterai à… Pardonnez-moi de réveiller d'amers souvenirs, mais il faut que…

— Ne vous occupez pas de moi, petite sœur.

— C'est de votre duel fatal avec notre beau-père, que je voulais parler.

— Oui, eh bien ?

— Mère, notre pauvre mère, lui avait donné la complète direction de tout, de sorte qu'il avait entre les mains toute notre fortune. La mort de maman…

— C'est lui qui l'a tuée.

— Oui, son cœur était brisé. Je savais et elle sentait qu'en l'épousant et en ayant confiance en lui, elle nous avait ruinés… Lorsqu'il fut mort de votre main, son fils devint son héritier, et c'est alors que commencèrent mes pires souffrances, car mon mari était résolu à se débarrasser de moi, et il essaya, comme vous le savez, de m'empoisonner lentement. La découverte de son crime, l'obligea à quitter le pays en fugitif ; de votre côté, vous erriez ici, dans l'Ouest.

En faisant l'inventaire, on ne trouva qu'une petite somme d'argent pour moi, mais j'avais la libre disposition des meubles et autres effets personnels et je les vendis. Puis notre notaire me dit que je ne pouvais toucher à rien de ce qu'il y avait encore, sans la signature de mon mari. Un jour, mon homme de loi vint me demander des renseignements à propos de certains terrains que notre père avait achetés dans l'Ouest bien des années auparavant.

Je lui dis que nous les avions toujours considérés comme sans valeur, mais que ma mère en avait payé les impôts jusqu'à sa mort, se conformant à la pressante prière que mon père lui avait faite. L'homme

de loi me dit que la feuille des impôts venait de lui être envoyée, qu'elle se montait à un gros chiffre, dix fois plus qu'on n'avait payé jusqu'alors. En conséquence il écrivit à un notaire du pays, et il apprit que trois lignes de chemin de fer se réunissaient sur ces terrains, qu'une ville se créait rapidement auprès, et que la propriété était en train d'acquérir une très grande valeur. On offrait de gros prix pour en acheter des parcelles, et comme nous avions là des centaines d'arpents, nous réaliserions une grande fortune en les vendant. Mais alors surgissait un ennui : c'était la signature de mon mari, qui était nécessaire pour rendre les ventes légales. Mais il fuyait la main de la justice et ne se laisserait pas prendre facilement. J'ai pensé que j'y arriverais peut-être mieux que la police, et comme je sais qu'il est dans ces parages, j'y suis venue, comptant sur votre aide et votre protection.

— Et vous avez bien fait Rita. Mais avez-vous une preuve quelconque qu'il est ici ?

— J'en ai une, répliqua Rita Rathburn d'un ton péremptoire.

Un stratagème

Un moment après Rita rompit le silence qui avait suivi son assertion, en disant :

— Oui ; j'ai mis un détective sur ses traces, et ce limier de police a découvert qu'on l'avait vu pour la dernière fois à Leawenworth, d'où il était parti vers le Far West avec un convoi à destination de Denver. Cependant il n'a pas été à Denver, mais il est venu par ici, dans l'Overland, et l'on m'a dit qu'il était devenu conducteur de diligence sous les ordres d'un homme du nom d'Alf Slade.

— Alf Slade est notre chef divisionnaire, Rita, et je connais tous les conducteurs dans un rayon de trois cent mille autour de notre quartier-général.

— Eh bien ! il peut avoir abandonné le service des diligences pour quelque autre occupation ; mais je suis sûre qu'il est dans ces parages, car la dernière fois qu'on a entendu parler de lui, c'était près de Julesburg.

— Il n'y a rien à quoi il puisse s'occuper ici, ou j'aurais certainement entendu prononcer son nom.

— Il peut avoir changé de nom, et ce n'est même pas douteux.

— Ah ! cela se peut, mais je le reconnaîtrais du premier coup d'œil.

— Il vous reconnaîtrait aussi bien, Hart.

— C'est vrai.

— Vous n'avez pas changé votre nom, vous, et, il a dû l'entendre ; et dans ce cas, il se sera gardé de vous, de peur d'être reconnu. Il y a mille moyens. Il a pu laisser pousser sa barbe, porter les cheveux longs, se vêtir grossièrement, déguiser sa personne en même temps qu'il changeait de nom ; et il l'aura fait avec d'autant plus d'empressement et de soin qu'il vous sait ici.

— Eh bien, en admettant qu'il se trouve dans les environs, quelles sont vos intentions à son égard ?

— En premier lieu, mon intention est qu'il ne vous tue pas, comme il a juré de le faire, quand vous avez tué son père, dans ce malheureux duel.

— Je n'ai qu'à me tenir sur mes gardes contre un assassin possible, sœurette.

— Je ferai mieux : je trouverai l'homme lui-même.

— Et alors ?

— Je ferai en sorte, quand je le trouverai, de l'avoir en mon pouvoir.

— Et vous ferez bien, car il vous tuerait aussi facilement que moi, comme vous avez motif de le savoir.

— Je le sais en effet. Il fut un temps où cet homme me fascinait, et où j'étais vraiment son esclave. J'ai cru l'épouser par amour, mais je cédais simplement à l'influence magnétique qu'il exerçait sur moi. Mes yeux peu à peu s'ouvrirent, et je changeai complètement. Je tâchai cependant de tirer le meilleur parti de mon erreur, de m'accommoder de cet ignoble marché qu'il avait fait en m'épousant. Vous savez la suite, Hart, que lui et son père envoyèrent notre mère au tombeau, et nous réduisirent, – du moins nous pouvions le croire, – à l'état de mendiants. Il se trouve maintenant que nous sommes riches, mais que, pour entrer en possession de ce qui nous appartient, il nous faut retrouver Burr Ford et nous entendre avec lui. Il ne faut pas le tuer, car il a des renseignements et des papiers dont mon notaire a besoin. Mais il faudrait le faire tomber en notre pouvoir, et en le menaçant de l'envoyer dans l'Est pour être jugé, le contraindre à accepter nos conditions. Bref, Hart, il s'agit de retrouver Burr Ford ; cela fait, je me charge du reste.

— Parfait, Rita ! Je sais que vous êtes très capable de mener toute l'affaire à bien. Je vais mettre Buffalo Bill et Scott Kane mes deux pards des Poney Riders – nous sommes liés ensemble par un serment – à la recherche de Burr Ford avec moi, et s'il est quelque part dans le pays, nous le trouverons. Vous pouvez être sûre de cela Rita. J'aurai aussi une conversation avec notre chef Slade, pour voir s'il ne peut donner aucune indication et s'il connaît, sur les lignes de la Compagnie, un homme répondant au signalement de Burr Ford.

— Faites tout ce que vous pourrez ; il faut que l'homme se retrouve. On saura bientôt partout que je suis ici avec vous, et alors je crois que, se rappelant son ancien pouvoir sur moi, il me cherchera de son côté, quand ce ne serait que pour m'extorquer de l'argent. Mon seul espoir c'est qu'il soit dans une mauvaise veine, et qu'il cherche à m'approcher pour me demander de l'aider.

— Veillez à ce qu'il ne se moque pas de vous comme jadis, petite sœur.

— Fiez-vous à moi pour ça, Hart. J'ai été une sotte autrefois ; mais

l'expérience m'a donné du bon sens, et mon cœur est en fer forgé maintenant.

Ils causèrent ainsi jusqu'à ce que l'aube grisâtre apparût. Ils arrivaient aux relais à l'heure dite, et à chacune des stations, le maître de relais déclarait qu'on n'avait relevé aucun indice de la présence des outlaws. Hart Rathburn venait même de pousser un soupir de soulagement en constatant qu'il avait passé sans encombre un lieu où des diligences et des courriers avaient été arrêtés naguère.

— Si nous traversons la vallée qui est devant nous tranquillement, ma sœur, je suis à peu près sûr de faire toute la route sans incident, dit Hart Rathburn en s'éloignant d'une station où ils avaient relayé et déjeuné.

Le soleil se levait, et malgré la fatigue et les émotions de cette nuit de voyage, le visage de Rita Rathburn, qu'elle avait découvert pour mieux respirer l'air vivifiant du matin, était d'une grande beauté. Lorsqu'elle ramena son voile épais, Hart ne put s'empêcher de lui dire :

— Vous avez certainement embelli, sœurette, malgré vos chagrins. Vous êtes aussi fraîche qu'une goutte de rosée. Mais nous entrons dans la vallée et…

— Halte ! Les Cavaliers de la Nuit vous barrent le chemin.

Quoiqu'il fût sur ses gardes et qu'il s'attendit à moitié à être arrêté, Hart Rathburn tressaillit à cet ordre hardiment lancé, et ses joues pâlirent.

En l'entendant, il eut instantanément la vision de sa voiture pillée et de sa sœur enlevée pour être rendue contre rançon, et en même temps, la certitude qu'il était loin de tout secours.

La diligence venait de descendre une colline rapide pour pénétrer dans une grande vallée coupée d'arbres et de rochers, et traversée par un cours d'eau.

Il y avait là d'innombrables endroits propres à établir une embuscade et où la présence d'ennemis ne pouvait être soupçonnée que lorsqu'on était dessus.

La route passait à travers un bois épais, des blocs erratiques la bordaient par places des deux côtés.

C'est de là que sortit celui qui venait de crier : Halte ! pour se camper au milieu de la voie, la carabine en main.

Il montait un cheval noir, son costume était noir, et son visage était couvert du masque noir des Cavaliers de la Nuit.

Mais comment se faisait-il qu'ils arrêtassent en plein jour ?

Hart Rathburn n'avait jamais entendu parler jusqu'ici d'une telle

infraction à leur règle de n'opérer que dans les ténèbres.

Il réfléchit que, pour faire déjeuner sa sœur au dernier relais, il s'était mis d'une heure en retard, de sorte que s'il était venu directement en ne s'arrêtant que le temps de changer de chevaux, il aurait fait encore sombre quand il serait entré dans la vallée.

Les Cavaliers de la Nuit l'attendaient plus tôt, c'était évident ; mais puisqu'il donnait dans leur embuscade après le lever du jour, les bandits n'entendaient point être frustrés de leur proie et ne se faisaient nul scrupule de violer leur règle.

Toutes ces réflexions traversèrent comme un éclair l'esprit vif et lucide de Hart Rathburn, et furent suivies d'une idée subite qui lui parut contenir une possibilité de salut.

Tout en tirant sur les guides et en mettant le pied sur le lourd frein californien pour obtempérer à l'ordre de s'arrêter, il chuchota :

— Laissez-moi faire, sœurette ; soutenez-moi seulement.

— Soyez tranquille.

Il dit alors tout haut, avec un rire sarcastique :

— Oh ! ça m'est égal d'arrêter, camarade, quoique je sois déjà assez en retard pour avoir rencontré votre chef ; et si vous trouvez quelque chose à gratter après que lui et ses coyotes ont visité tout l'équipage, prenez tout ce que vous pourrez, vous êtes les bienvenus.

— Le chef vous a arrêté, alors ? demanda vivement le cavalier.

— Je vous crois, qu'il m'a arrêté.

— Où ?

— Dans Pleasant Valley Park.

— Quand ?

— Un peu après la tombée de la nuit.

— Qu'a-t-il pris ?

— Assez pour qu'Alf Slade mette en campagne des troupes qui vous forceront dans votre tanière de coyotes et vous pendront tous.

— Bon ça ! Alors il a pris le coffre ?

— Non ; vous pouvez avoir le coffre-fort si vous le voulez ; mais il a mis la main dedans, et vous pouvez être sûr qu'il est aussi proprement nettoyé qu'un os de daim après qu'un coyote en a fait son dîner.

— Combien a-t-il pris ?

— L'argent pour payer toute la division pendant deux mois, voilà ce qu'il y avait dans le coffre : cassez-vous la tête si vous voulez à calculer combien ça fait.

— Bon. Rien autre ?

— Voici le coffre.

— Je vous demande s’il a pris autre chose.

— Vous savez bien que s’il y avait autre chose de valeur, il l’a pris. Ah ! certes. Il a même fait payer à cette dame une grosse rançon. C’était si petit de sa part ! dérober à une femme des choses qui ne peuvent lui faire aucun bien !

— Parfaitement. Nous risquons notre vie pour acquérir de l’or, et il nous faut tout ce que nous pouvons trouver.

— Eh bien, vous pouvez fouiller les bagages, si vous en avez envie.

— L’envie n’est pas grande. Je connais trop le chef, pour n’être pas sûr qu’il n’a rien laissé de précieux ; mais je crois que s’il avait gardé cette dame là pour en tirer plus tard une rançon, il aurait pu avoir davantage.

— Il pensait comme vous tout d’abord, mais il réfléchit que s’il faisait prisonnière la fille du Général Burke, l’armée rendrait le pays un peu trop chaud pour lui, et il conclut qu’il valait mieux la voler tout simplement.

— Ah, c’est Miss Burke, vraiment.

Et l’outlaw masqué fixa ses regards sur le visage voilé de Rita, qui écoutait son frère en admirant son adroit et hardi stratagème pour éviter d’être dévalisé, et en se demandant si, après tout, il réussirait.

— Eh bien, seigneur outlaw, quel intérêt prenez-vous à moi ? demanda-t-elle, intrépide.

— Aucun, puisque le chef a pris vos valeurs ; mais s’il n’a pas osé vous retenir pour vous mettre à rançon, je ne me soucie pas de prendre la responsabilité de le faire, miss Burke.

— Vous êtes sage, car si vous connaissez tant soit peu le Général Burke, vous comprendrez qu’il enverrait jusqu’au dernier soldat de cette frontière pour réduire les ravisseurs de sa fille, tandis qu’il n’a pas le pouvoir d’agir contre vous pour vos autres forfaits.

— Oui ! oui, je le connais, et j’entends bien vous laisser strictement tranquille.

— Vous avez déjà violé votre règlement en m’arrêtant en plein jour, n’est-ce pas vrai ? demanda Hart Rathburn ironique.

— Vous deviez passer ici avant l’aurore, j’ai attendu.

— Oui, mais votre chef m’a mis en retard. Vous ne voulez pas du coffre, eh ? Il ne peut me servir à rien maintenant.

— Non ; continuez votre route.

— Merci de rien ! dit Hart Rathburn en rassemblant son attelage et en repartant grand train.

L’avis muet.

Nous avons vu qu’après avoir accompli cette bonne œuvre de sauver la diligence du pillage et Rita Rathburn de la captivité, Buffalo Bill avait échangé quelques paroles avec son pard Scott Kane, et s’était éloigné, silencieux comme un fantôme.

Il donna de l’éperon à sa monture, car, non seulement il avait un dur trajet à faire, mais il avait à rattraper beaucoup de temps employé à rendre les services signalés que nous avons rapportés tout à l’heure.

Rassuré sur le sort de la diligence et de la belle voyageuse, il allait, ne s’occupant que de dévorer le chemin.

Les stations se succédaient derrière lui ; à peine s’y arrêtait-il pour sauter sur un cheval frais avec ses sacs de dépêches et d’objets précieux, et il s’enfonçait dans la nuit.

Il demandait à chaque nouveau cheval sa plus grande vitesse, et les intelligents animaux semblaient le comprendre, le cou tendu, allongeant et précipitant leurs foulées. Tout ce que l’énergie humaine peut obtenir des muscles du cheval, Buffalo Bill l’obtenait.

Il était juste minuit lorsqu’il atteignit le but de sa course, et il eut l’impression d’avoir accompli une grande tâche, bien qu’il arrivât un peu en retard.

Il avait couru de Julesburg à Rocky Ridge, puis de là sur la piste du courrier mort ; il avait été arrêté plus de deux heures sur la route au secours de la diligence, sans compter son retour à Wild Waters, d’où il était revenu avec ses deux camarades, puis il avait fini la tournée du courrier qu’il remplaçait volontairement.

Sans s’arrêter un moment de plus qu’il n’était absolument nécessaire, le vaillant Poney Rider se remit en route vers Wild Waters, à la même effrayante allure, laissant un cheval pantelant et épuisé à chaque station.

À Wild Waters il s’arrêta quelques minutes pour apprendre de Scott Kane ce qui s’était passé depuis la délivrance de Rita Rathburn et de la diligence.

Puis il fila sur Rocky Ridge, qu’il atteignit juste dix minutes après l’heure réglementairement fixée au courrier de cette ligne.

Il prit un léger repas et remonta à cheval aussitôt. Il était déjà loin lorsqu'il vit le soleil apparaître au-dessus des montagnes, si loin qu'il se dit avec une âpre satisfaction :

— Je rattraperai la diligence avant Julesburg et j'arriverai finalement en avance, malgré ma double tournée.

Il s'était à peine murmuré ces mots que ses yeux perçants qui exploraient toujours la route en avant de lui, aperçurent à quelque distance un morceau de papier voltigeant dans l'air.

En s'approchant sans ralentir l'allure de son cheval, il reconnut qu'une ficelle était tendue en travers du sentier, à la hauteur de sa poitrine environ, et que le morceau de papier était attaché au milieu de cette ficelle.

Il retint son cheval tout près de l'obstacle, arracha le papier de la ficelle et coupa celle-ci près des arbres auxquels elle était attachée des deux côtés de la piste.

Sur une face, le papier portait cette adresse :

W. F. Cody, Poney Rider.

Sur l'autre étaient écrites au crayon, d'une bonne écriture, les lignes suivantes que Buffalo Bill lut tout haut :

« La diligence conduite par votre pard Hart Rathburn, a été arrêtée deux fois, la première par des hommes du Capitaine Kit, qui l'ont pillée, ainsi que la dame qui s'y trouve.

Elle a été arrêtée une seconde fois près d'ici, il y a une demi-heure, mais comme il n'y avait rien à prendre, on l'a laissée passer.

Un troisième parti de Cavaliers de la Nuit est dans le Cañon Noir, et à la tête de ce parti est le Capitaine Kit lui-même. Il voudra sûrement retenir la dame pour avoir une rançon. Faites donc de votre mieux pour prévenir le conducteur Rathburn de ce qui l'attend, et épargner à la femme une captivité qui serait cruelle.

Si vous arrivez ici trop tard pour rattraper et prévenir la voiture, vous pourriez essayer une intervention de vive force, car il n'y a que cinq Cavaliers de la Nuit dans cette troisième bande.

Une audacieuse attaque à l'improviste les mettrait peut-être en fuite ; vous avez, en d'autres occasions, tenté la chance avec plus de désavantages de votre côté, je me trouve le savoir parfaitement, Buffalo Bill.

Cet avertissement silencieux, mais bien intentionné, vous est donné par quelqu'un qui ne peut signer que de ce nom

« L'Avis Muet. »

Après avoir lu cet étrange billet, Buffalo Bill n'hésita pas un instant, il piqua des deux et s'élança à une vitesse encore plus vertigineuse qu'auparavant.

Un mille plus loin environ, il laissa brusquement la route et s'engagea dans une sorte de sentier qui semblait frayé par les daims.

— Je sais ce que je vais faire, se murmurait-il à lui-même d'un air résolu tout en courant de toutes les forces de son cheval sur le cou duquel il se penchait de temps en temps pour lui murmurer des paroles d'encouragement sympathique.

— Il le faut, mon vieux cheval, va vite ! la vitesse est notre seul recours.

Enfin, Buffalo Bill quitta tout à coup ce sentier de daims, jeta les rênes de son cheval à la fourche d'une branche et continua de gravir à pied la pente raide de la colline.

Cependant, Hart Rathburn arrivait au Cañon Noir avec l'impression qu'il lui serait bien agréable d'être de l'autre côté.

Il avait un vague pressentiment qu'un malheur le menaçait.

Si sa sœur n'avait pas été avec lui, si surtout il n'avait pas transporté l'argent de la Compagnie, il aurait de bon cœur affronté tous les risques qu'il pouvait personnellement courir.

Le Cañon Noir ou Black Canyon était une gorge ouverte dans une roche noirâtre et qui traversait toute la largeur de la montagne.

La dépression dans laquelle cette gorge s'était creusée n'avait pas plus d'un quart de mille de large ; les bords en étaient à pic ; on eût dit, de chaque côté, une immense muraille faite d'une seule pierre et s'élevant à une hauteur qui variait de quarante à soixante pieds.

La gorge, ou cañon proprement dit, était comme une fente dans cette masse rocheuse. Sa plus grande largeur ne dépassait pas cent pieds, et elle était bordée de chaque côté à la base des parois, d'énormes morceaux de rocher, qui s'étaient détachés de la crête de ces murailles et étaient tombés dans le défilé.

Il y avait aussi, de-ci de-là, des petits bouquets de pins rabougris, qui formaient avec les rochers des places admirables pour s'y embusquer, même à cheval.

On racontait de terribles histoires, dont ce cañon avait été le théâtre. Des tribus indiennes s'y étaient massacrées ; on se souvenait que les Peaux-Rouges y avaient détruit un convoi de chariots chargés d'émigrants, qu'ils avaient égorgés jusqu'au dernier.

Les tombes et les ossements dont le cañon était semé montraient assez que ce lieu avait été fatal à bien des êtres humains, Indiens ou

blancs.

— Voici le Cañon Noir, Rita, dit Hart Rathburn en s’engageant dans ce lugubre passage.

— Il semble bien nommé, car les rochers des deux côtés sont presque noirs.

— Oui, et son histoire aussi est noire, plus noire que ses rochers.

— Eh quoi ! on dirait des ossements humains, Hart. Je ne me trompe pas, voyez ces deux crânes.

— Oui, on en peut voir beaucoup par ici.

— Pourquoi ne les enterrez-vous pas, vous autres, courriers ?

— Buffalo Bill en émit l’idée une fois, mais la proposition seule souleva de grands cris. On sait que ces ossements appartiennent, les uns à des blancs, les autres à des Peaux-Rouges dont les tribus sont hostiles entre elles ; si on les ensevelissait ensemble, les Indiens seraient furieux, et d’un autre côté les hommes des camps jurent qu’ils ne souffriront pas qu’on mette dans la même fosse le Peau-Rouge et le Visage pâle, le mauvais avec le bon.

— Et alors ils restent sans sépulture, quoiqu’ils appartiennent à des créatures humaines.

— Oui, Rita ; et nous autres, les Poney Riders, nous appelons le cañon la Place des Crânes.

Rita Rathburn jeta autour d’elle un regard attristé, puis elle reprit :

— Les Poney Riders lui ont donné le nom qui lui convient. Mais c’est dans ce cañon que vous redoutiez d’être arrêté de nouveau par les Cavaliers de la Nuit.

— Oui.

— Et en ce cas, que faudrait-il faire ?

— Je ne pourrais que jouer le même jeu de mystification que tout à l’heure… Parbleu ! j’avais raison… Voyez là…

En effet, pendant que Rathburn parlait, deux hommes, vêtus de noir et masqués, sortaient chacun de derrière un rocher, d’un côté différent de la route.

Ils étaient à pied, mais en jetant un regard rapide derrière lui, Rathburn aperçut deux cavaliers qui lui fermaient la retraite.

Reportant ses regards en avant, il vit un autre cavalier qui sortait de l’abri d’un des rochers d’où venaient les hommes à pied.

Ce cavalier s’arrêta droit au milieu de la route et leva la main en silence.

Hart Rathburn continua de courir jusqu'à ce que ses chevaux de tête touchassent presque l'homme qui barrait le chemin. Là, il arrêta en éclatant bruyamment de rire.

— Vous avez l'air de vous amuser ? dit le cavalier.

— Oui, ma foi !

— Je ne vois pas la plaisanterie, et je prévois que vous ne trouverez pas la chose si drôle quand je vous aurai dit que vous êtes dans les mains des Cavaliers de la Nuit.

— Vous êtes la troisième bande de coyotes qui m'arrête depuis hier soir.

— Ah ! vous avez donc été arrêté déjà ?

Il y avait de la curiosité et de l'inquiétude dans cette question.

— Je le crois.

— Je croyais que vous étiez un nouveau venu, mais vous êtes Hart Rathburn le courrier.

— Juste. Allez de l'avant !

— Qui vous a arrêté ?

— Le capitaine Kit et sa bande de filous, ensuite, à quinze mille d'ici, un de ses lieutenants avec sa meute de coyotes, enfin vous, et vos loups affamés d'or.

— Qu'est-ce que le Capitaine Kit a pris ?

— Jetez un coup d'œil ici, et voyez si vous trouvez quelque chose de valeur qui lui ait échappé. Si oui, c'est pour vous, cordialement.

— C'est ce que je vais faire, car j'ai l'expérience de ces sortes d'affaires, et je n'ai besoin que de regarder cette jeune dame pour voir qu'on a négligé de capturer un trésor… C'est moi qui suis le capitaine Kit.

Cette réponse faite d'un ton hautain par le chef des Cavaliers de la Nuit renversait rudement le plan et les espérances de Hart Rathburn.

Il s'était flatté que cette fois-ci comme l'autre, son invitation à visiter la voiture paraîtrait la preuve certaine qu'on n'y trouverait rien qui en valût la peine.

D'un autre côté, la remarque du Capitaine Kit sur la négligence de ses officiers, qui auraient dû retenir Rita prisonnière pour en avoir une rançon, lui montrait combien le chef de la seconde bande avait eu raison de s'étonner que son capitaine ne se fût pas assuré une proie si profitable.

Gagner du temps est toujours une bonne tactique, on ne sait pas ce

qui peut arriver. Hart Rathburn fit donc semblant de ne pas comprendre la parole du capitaine des bandits.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Je veux dire que je vois un trésor à gagner dans la rançon de cette jeune personne.

— Voulez-vous dire que vous oseriez retenir prisonnière jusqu'à ce qu'elle soit rachetée la fille du général commandant sur cette frontière ?

— Pourquoi pas ? Aussi bien j'ai une dent contre le général Burke, je m'acquitte envers lui en vous gardant jusqu'à votre rançon, Miss Burke.

— Je vous préviens que cet affront sera vengé ! s'écria Rita, avec indignation, en ramenant son voile plus étroitement sur son visage, complètement caché par l'épaisseur du tissu.

— Il faut prendre avant de pendre, mademoiselle ; vous ayant en ma possession, je pourrai faire mes conditions au général Burke. Il faut venir avec moi, Miss Burke. Prenez donc dans vos malles le linge et les vêtements dont vous avez besoin, j'en ferai un paquet et nous l'emporterons… Allons, descendez.

Il parlait impérieusement et en élevant la voix, comme pour terroriser cette pauvre femme.

Mais Rita riposta d'une voix ferme :

— Je ne descendrai pas.

— Alors j'emploierai la force… Descendez de cette voiture ou j'y fais monter mes hommes pour vous garrotter… Vous êtes prévenue, c'est fini de rire.

Hart Rathburn mit la main sur son revolver.

Il était évident qu'il était prêt à affronter tous les risques pour s'opposer à l'enlèvement de sa sœur.

Elle le vit tout de suite et dit rapidement :

— Je descends. Vous verrez que ma rançon sera de plomb et d'acier au lieu d'or.

L'homme rit grossièrement, pendant que Rita se hâtait de murmurer à son frère :

— Il le faut, Hart. Avec votre ami Buffalo Bill, vous me délivrerez. Ce serait folie de résister, vous seriez tué sans merci, et je resterais prisonnière.

— C'est vrai ; mais ça me fend le cœur de voir ces coquins vous prendre, fit-il d'une voix profonde que l'émotion faisait trembler.

— Allons, je n’aime pas attendre, Miss Burke, reprit brutalement le chef des outlaws, en levant la main comme pour l’aider à descendre du siège.

Mais à ce moment on entendit le craquement sec d’une détonation, et aussitôt un grand cri d’étonnement et de douleur sortit des lèvres du capitaine des bandits, qui roula sur le sol.

Avant que les Cavaliers de la Nuit, surpris et terrifiés, eussent eu le temps de bouger, un autre coup de feu vint de la même direction et l’autre outlaw, qui se tenait à pied à côté de son chef, s’abattit auprès de lui, raide mort.

— Haut les mains, tout le monde ! cria une voix qui semblait venir des nuages.

Mais les trois hommes montés n’avaient nulle envie de se rendre à un ennemi invisible qui, en tout cas, n’était certainement pas dans le cañon. Ils piquèrent des deux et s’enfuirent.

— C’est le cri de guerre de Buffalo Bill ! clamait Hart Rathburn enthousiasmé.

Il n’avait pas fini ses exclamations de reconnaissance et de joie que la grande taille du Capitaine des Poney Riders apparut au sommet de la falaise au-dessus d’eux.

Il était là debout, son large sombrero dans sa main gauche, son revolver dans sa droite, les yeux regardant dans le cañon et suivant la fuite précipitée des trois hommes qui cherchaient à gagner l’entrée de la gorge, le corps en avant, les talons aux flancs de leurs montures.

— Quel tableau grandiose !

Ce cri échappa à Rita Rathburn, dont les yeux étaient rivés sur le Poney Rider.

Elle le vit s’écarter du bord de la falaise ; mais il reparut bientôt, portant à la main un lasso replié ; c’était une arme sans laquelle il ne sortait jamais.

Il venait d’attacher une extrémité de ce lasso à un jeune pin, et maintenant il le laissait se dérouler dans le cañon, le long de la paroi à pic.

Le bout libre pendait à quelques pieds au-dessus du sol.

Saisissant cette corde lisse, il se lança sans crainte en dehors de la falaise et se mit à descendre méthodiquement, mettant alternativement une main sous l’autre, et lorsque ses pieds touchèrent le sol, Hart Rathburn et sa sœur étaient là pour le recevoir.

— Oh ! pard Cody, je vous suis une nouvelle obligation ajoutée à tout ce que je vous dois déjà. Vous ne savez pas quel grand service

vous nous avez rendu.

Et Hart Rathburn étreignait la main de son ami juré, qui répondit simplement :

— Je vois bien que vous aviez de l'ennui.

— Mais laissez-moi vous faire connaître à ma sœur. Rita voici l'homme dont vous m'avez si souvent entendu parler… Buffalo Bill ; il suffit de le nommer, ce nom dit tout.

— Moi aussi, j'ai des dettes de gratitude envers l'ami de mon frère, que je ne pourrai jamais payer, dit Rita Rathburn avec émotion, en lui tendant la main.

— Laissez-moi vous dire combien je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue dans ce sauvage Ouest, Miss Rathburn. Nous avions besoin de votre présence, dans la vie que nous menons ici.

— Merci, Mr. Cody.

— Je suis Buffalo Bill pour mes meilleurs camarades, Miss Rathburn, et vous êtes du nombre.

— Alors je dirai Buffalo Bill. Mais laissez-moi vous remercier pour le secours que vous nous avez donné hier soir et encore maintenant. Vous m'avez deux fois empêchée d'aller en captivité.

— Je suis bien content d'avoir eu cette bonne fortune. Mais, Hart, l'homme sur qui j'ai tiré mon premier coup de fusil n'est pas mort ; nous devons voir ce que nous pouvons faire pour lui. Après, il faudra que je coure d'autant plus fort, car je suis joliment en retard, savez-vous !

— Pour une bonne cause, en tout cas. Mais vous avez une charité à toute épreuve, pour vous inquiéter de cet outlaw blessé. Je l'avais oublié… Avant tout, dites-moi comment vous vous êtes trouvé là-haut sur le bord du cañon.

— Lisez cette lettre, elle vous expliquera. C'est elle qui m'a fait me détourner de la route quand j'ai vu que je ne pouvais pas vous rattraper. Elle était attachée au milieu d'une ficelle tendue en travers du chemin… Maintenant voyons si ce blessé peut encore être secouru.

Buffalo Bill tendit à Hart Rathburn la lettre de L'Avis Muet, et tous deux se hâtèrent d'aller où gisait l'outlaw blessé ; Buffalo Bill retira de son visage le masque qui le cachait encore.

— Il se disait le Capitaine Kit, en personne et… Grand Dieu ! Rita ! C'est Burr Ford ! cria Hart Rathburn.

— Oui, c'est mon criminel mari… encore pire que je ne le croyais… le chef des Cavaliers de la Nuit ! dit Rita d'une voix lente et basse, le visage aussi livide qu'un cadavre.

Elle restait là, comme foudroyée par cette découverte. Ses yeux ne pouvaient se détacher de l'homme gisant à ses pieds, cet homme qui s'était proclamé le Capitaine Kit, le cruel chef des Cavaliers de la Nuit, et qui était son mari.

La jeune femme si amèrement outragée, n'avait vraiment pas été longue à trouver l'homme qu'elle cherchait, à travers tant de risques et de périls !

Serment tenu.

Ce fut une triste et pitoyable scène qui se déroula dans la Place des Crânes, lieu bien approprié à un tel spectacle, à une telle fin d'une vie si mauvaise.

La balle de Buffalo Bill avait pénétré profondément, de haut en bas, dans le corps du chef des bandits, et tout secours était inutile.

Il le comprenait. Ses yeux se tournèrent sur le Capitaine des Poney Riders, et il dit d'une voix faible :

— Vous avez mis une fin au sentier de ma vie… Oui, je suis Burr Ford… Dites-lui d'approcher.

Rita n'était pas loin, bien qu'il ne l'aperçût pas. Elle avait relevé son voile épais pour mieux voir la face de l'homme qu'elle avait aimé et qui était toujours son époux, quelles que fussent ses fautes, quelle que fût la manière dont il l'avait traitée.

— Pauvre Burr ! C'est donc la fin ! dit-elle, en s'agenouillant près de lui et lui prenant la main.

— Oui, la fin, et je me la suis attirée moi-même !… J'étais né mauvais, Rita ; mais mon pire crime, c'est la manière dont je vous ai traitée.

— Je vous pardonne, Burr ; écoutez-moi, si m'entendre le dire peut vous donner maintenant un atome de réconfort ; je vous pardonne !

— C'est tout pour moi, et je réparerai autant qu'il est en mon pouvoir. Vous aurez les titres de vos propriétés et toutes les pièces pour faire valoir vos droits et ceux de Hart. Je les ai là sur moi, dans ma veste de dessous… Je sais que vous êtes riche ou que vous le serez, et je complotais directement contre vous pour vous attirer dans l'Ouest et vous tuer ; je n'ignorais pas que Hart était ici, et il était condamné… Mais cet homme-là, Buffalo Bill, a tout terminé… et…

Ses yeux chavirèrent dans leurs orbites, il se tordit sous la douleur, et sa phrase ne fut jamais finie, car dans un spasme suprême il passa de vie à trépas.

Rita lui ferma doucement les yeux et croisa ses mains sur sa large poitrine.

Alors Buffalo Bill rompit le douloureux silence en disant :

— Hart, nous allons mettre son corps et celui de son camarade dans la voiture, et nous les enterrerons à Julesburg. Personne ne doit savoir qui il était, ou ce qu'il était pour votre sœur. Vous n'avez pas besoin d'autre témoin que moi pour prouver la mort de votre beau-frère ; vous et votre sœur, vous pourrez ainsi réclamer vos biens sans produire ni signatures ni papiers.

Je désire réparer le temps perdu, je vous laisse donc, et si je puis trouver celui qui m'a donné l'avis muet, nous aurons vite fait, après mon retour à Julesburg, de relever les traces des Cavaliers de la Nuit jusqu'à leur repaire.

Miss Rathburn, je serai heureux de vous souhaiter la bienvenue quand vous arriverez à votre logis de la frontière, et permettez-moi de dire qu'une plus brave petite femme que vous, je n'en ai jamais rencontré.

Quelques minutes après, lorsqu'il eut vu la diligence, avec son chargement macabre à l'intérieur, prête à partir, Buffalo Bill remonta par la corde lisse de son lasso sur le haut de la falaise, où il agita son chapeau en signe d'adieu.

Il eut bientôt rejoint son cheval et le mit tout de suite au galop.

Comme il reprenait la piste des Poney Riders, il vit un cavalier qui l'attendait.

Il le connaissait pour l'avoir rencontré jadis, dans une occasion où il l'avait empêché d'être tué par les Indiens ; mais il ne l'avait pas revu depuis bien longtemps.

— Tiens ! Gordon ! Encore en campagne par ici ?

— Oui, Mr. Cody ; mais je m'en vais… Vous avez trouvé mon billet ?

— Alors c'est vous qui avez écrit cet avis ?

— Oui, car j'avais mal agi en me faisant outlaw et je voulais me racheter d'une façon ou de l'autre.

— Eh bien ! vous l'avez fait. Mais vous êtes un Cavalier de la Nuit, alors ?

— Je l'étais, mais je suis revenu à moi-même. Comme je m'entends très bien à faire sauter la carte, j'ai gagné aux hommes à peu près la moitié de ce qu'ils ont volé aux honnêtes gens, et j'ai résolu de quitter le jeu. Mais je vais faire plus encore pour me réhabiliter. Je vais vous donner une carte du chemin qui va au repaire des Cavaliers de la Nuit : et je vous informe que Badman Bender est l'espion du Capitaine Kit et qu'il a bien besoin d'être pendu.

— Bon ! mais il n’y a plus de Capitaine Kit, car je l’ai tué dans le Cañon Noir, grâce aux renseignements que vous me donniez.

— Alors je vais quitter l’Ouest deux fois plus vite, et me faire honnête homme, car j’ai assez mis de côté pour vivre à l’aise.

— Vous êtes sage de vous en aller… pendant que vous le pouvez, Gordon. Dans les circonstances, je vous souhaite bonne chance, car vous avez fait une bonne action, et j’espère qu’il y a encore en vous l’étoffe d’un honnête homme… Oui, je vous souhaite bonne chance.

— Comme je le fais pour vous dans votre chasse aux Cavaliers de la Nuit. Voici la carte du chemin de leur tanière. Au revoir ! Et ne refusez pas de me donner la main, car je suis sincère dans ma réforme : croyez-moi, Buffalo Bill !

— Tenez-vous-y ! dit le Capitaine des Poney Riders en serrant la main de l’ex-Outlaw ; et il reprit sa course à bride abattue.

Il arriva à destination juste au temps voulu, ayant ajouté une page magnifique à l’histoire déjà longue de ses services et de ses exploits.

• •

Aussitôt que Buffalo Bill fut rentré au camp, il eut une longue entrevue avec Alf Slade, dont le résultat fut que les hommes furent appelés à se rassembler, qu’on envoya chercher Bender, et qu’on lui fit son procès comme espion des Cavaliers de la Nuit, sur l’accusation et les preuves produites par Buffalo Bill. Tout le monde comprit alors comment il se faisait que les outlaws fussent si bien au courant des affaires des messageries, et toujours si bien postés quand on transportait des sommes d’argent et des objets précieux.

Juger l’homme, le trouver coupable et le pendre, cela prit juste une heure, et la besogne venait de se terminer lorsque la diligence de Hart Rathburn arriva.

Tout le camp était là, prêt à souhaiter la bienvenue à Rita Rathburn après ses nombreuses aventures.

Ce fut un accueil vraiment chaleureux que Rita reçut des hommes de la station et du camp de Julesburg, et Betsy J’Ordonne lui rendit la vie très douce, s’étant prise tout de suite d’une grande affection pour l’aimable jeune femme.

On se réjouit grandement de la mort du Capitaine Kit, et on l’enterra avec son camarade, sans que personne soupçonnât ce que l’outlaw chef des Cavaliers de la Nuit avait été pour Rita Rathburn.

Le soir de ce grand jour, une troupe d'hommes choisis sortit à cheval du camp, sous la conduite de Buffalo Bill ; et vingt-quatre heures après ils revenaient ayant réussi dans leur expédition, car ils avaient surpris la retraite des Cavaliers de la Nuit.

C'était un de ces cas où l'on ne montre ni pitié ni merci. Grand fut le butin qui tomba aux mains des vainqueurs.

Après avoir demeuré quelques semaines dans sa cabane du camp, Rita Rathburn partit, accompagnée de son frère, qui avait déjà envoyé en avant Scott Kane, comme son représentant, pour s'occuper des riches domaines appartenant à lui et à sa sœur.

L'un et l'autre entrèrent en possession de leurs biens sans difficulté, après quoi ils partirent pour l'Est, laissant Scott Kane administrer la propriété.

Mais au bout de quelques mois Scott Kane aussi partit pour l'Est. Il allait épouser Rita Rathburn.

Ils furent mariés à Saint-Louis ; Hart conduisit à l'autel la belle fiancée. Le plus honoré parmi les invités à la cérémonie était le troisième des pards qui s'étaient liés par un serment… Buffalo Bill, le Capitaine des Saddle Sharps ou Malins de la Selle, comme Alf Slade appelait toujours ses Poney Riders du camp de Julesburg dans l'Overland.

FIN

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de Ebooks libres et gratuits qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.